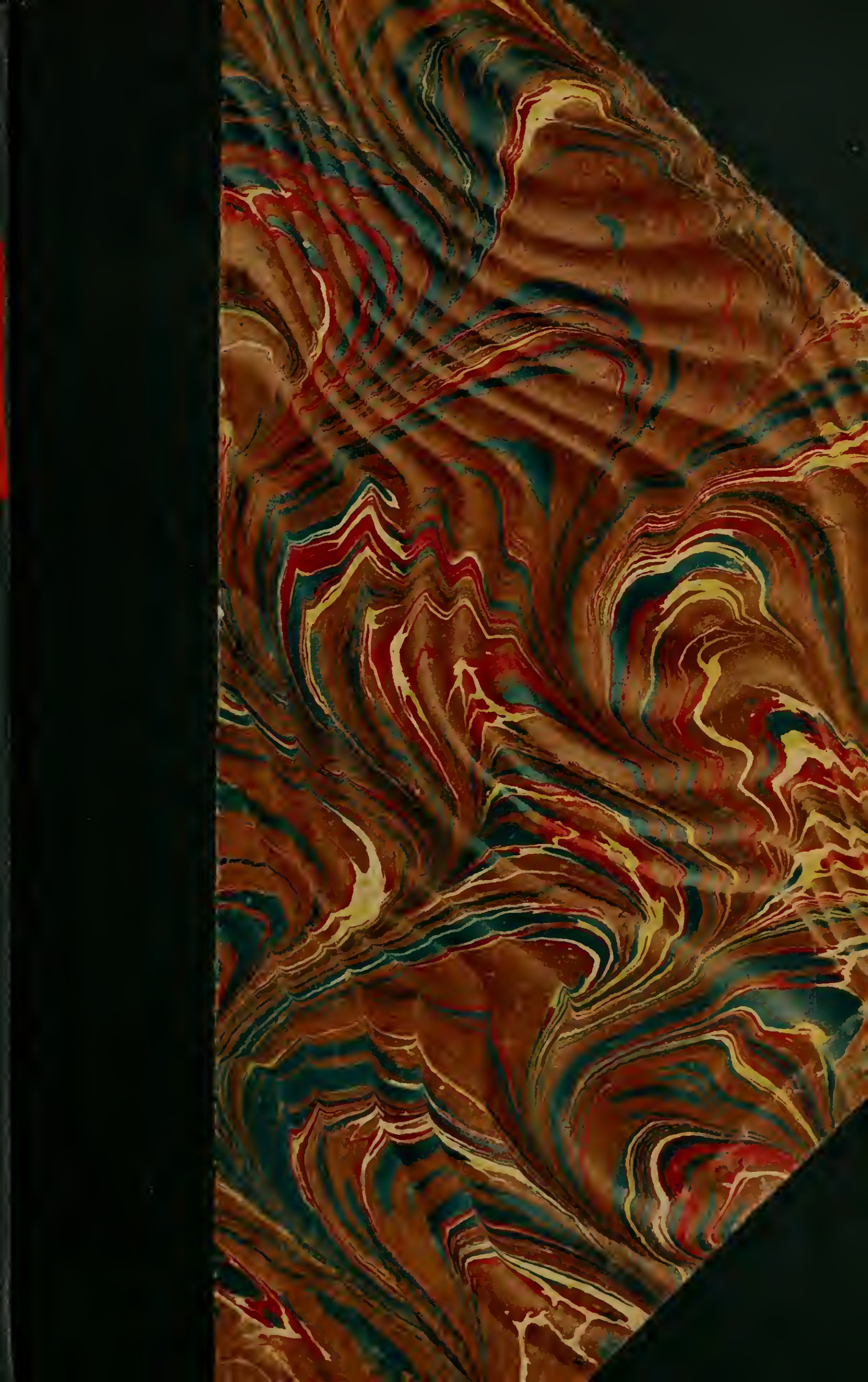


Édition originale

COLL[illegible] 1 50.

NOUVELLES SCÈNES POPULAIRES

LA RELIGION DES IMBÉCILES

PAR

HENRY MONNIER

> La bêtise humaine rapetisse tout,
> même ce qu'elle croit respecter.



HISTOIRE — SCIENCES

PARIS

ROMANS — VOYAGES

18 Rue Jacob 18

LIBRAIRIE

J. HETZEL ET Cie

LA RELIGION

DES

IMBÉCILES

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

NOUVELLES SCÈNES POPULAIRES

LA RELIGION

DES

IMBÉCILES

PAR

HENRY MONNIER

> La bêtise humaine rapetisse tout même ce qu'elle croit respecter.



PARIS

COLLECTION HETZEL

E. DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL

GALERIE D'ORLÉANS, 13 ET 17

UN MOT AU LECTEUR

Nous désirons qu'il n'y ait pas de méprise sur le sentiment qui a dicté les scènes qui vont suivre. Nous avons voulu saisir, encore une fois, la bêtise humaine sur le fait, en montrant comment elle entend les choses les plus saintes, et avec quelle singulière persistance elle parvient à rabaisser jusqu'à son niveau ce qui est de soi-même grand et élevé. Il est donc bien entendu que ce n'est pas des cérémonies religieuses que nous prétendons rire ni faire rire, mais seulement, mais exclusivement, des sots et des ignorants. Signaler cette sottise, sans parti pris, sans amertume, sans lui

faire les honneurs de la satire que, certes, elle ne mérite pas; la photographier dans ses gestes les plus naïfs, dans ses allures les plus journalières, telle a été notre intention; qu'on veuille donc bien ne pas nous en prêter d'autre.

Après avoir peint la religion des imbéciles, nous comptons peindre, à son tour, la philosophie, la poésie, la politique des imbéciles. Est-ce à dire que nous voulons rire de ce qui est sérieux ou respectable en soi? On ne le croira pas. Cela n'est ni dans notre humeur ni dans notre caractère. Ces quelques lignes suffiront pour éviter les malentendus volontaires ou involontaires dont nos croquis pourraient être, à notre grand regret, la cause innocente.

H. M.

LE BAPTÊME

LE BAPTÊME

SUR UN PALIER AU QUATRIÈME ÉTAGE

MADAME SOMBRET, MADAME LEBIDOIS.

MADAME SOMBRET, les deux bras plongés dans un baquet.

Déjà sortie?

MADAME LEBIDOIS.

Déjà rentrée, vous voulez dire; j'étais sortie qu'il était pas six heures.

MADAME SOMBRET.

Eh ben, merci.

MADAME LEBIDOIS.

Qu'est-ce que je vous ai toujours dit?

MADAME SOMBRET.

Dame! je m'en souviens pu, vous m'en avez tant et tant dit.

MADAME LEBIDOIS.

Je vous ai-t'y pas dit que ça serait une demoiselle?

MADAME SOMBRET.

C'est donc pour ça qu'c'est un garçon?

MADAME LEBIDOIS.

A qui la faute?

MADAME SOMBRET.

Pas la mienne.

MADAME LEBIDOIS.

Follait pas m'contrarier.

MADAME SOMBRET.

Enfin l'papa est heureux d'en avoir un, c'est l'essentiel.

MADAME LEBIDOIS.

Mais la mère...

MADAME SOMBRET.

A pourra recommencer quand a voudra, a l'est jeune, je la plains pas.

MADAME LEBIDOIS.

Vaut toujours mieux pour elle que ça soye un homme, pasce que j'm'en vas vous dire, pour le bonheur qu'ont les femmes sus terre, y a pas de presse.

MADAME SOMBRET.

A quelle heure qu'i font leur baptême?

MADAME LEBIDOIS.

Les voitures sont commandées pour deux heures, mais d'ici qu'a viennent, il en sera ben quat', et n'en parlons pu.

MADAME SOMBRET.

Qui déjà qu'est leur parrain?

MADAME LEBIDOIS.

Vous n'connaissez qu'ça.

MADAME SOMBRET.

Attendez, c'est-y pas ce grand chose... comment

donc déjà,... qu'a de la barbe tout plein la figure...

MADAME LEBIDOIS.

Comme si i n'en avaient pas tous, au jour d'*aujord'hui*, jusqu'au mien, si j'avais voulu m'y prêter, mais j'ai pas voulu, ben obligé; assez de singes comme ça dans la famille!

MADAME SOMBRET.

Et ben qu'vous avez fait. — J'ai son nom sus le bout de la langue.

MADAME LEBIDOIS.

A qui?

MADAME SOMBRET.

Au parrain. C'est-y pas monsieur Poussier?

MADAME LEBIDOIS.

Juste.

MADAME SOMBRET.

Je m'en avais toujours douté; et la marraine?

MADAME LEBIDOIS.

La fille à l'horloger.

MADAME SOMBRET.

Mam'selle Bardou?

MADAME LEBIDOIS.

Sa plus aînée.

MADAME SOMBRET.

Ça va faire un mariage.

MADAME LEBIDOIS.

Pas possible, vu qu'alle est mariée.

MADAME SOMBRET.

Vous m'en direz tant. Et son mari?

MADAME LEBIDOIS.

Retourné chez ses parents.

MADAME SOMBRET.

J'croyais qui l'y avait pardonné?

MADAME LEBIDOIS.

Alle a recommencé.

MADAME SOMBRET.

Bien! bien! bien!

MADAME LEBIDOIS.

Alle a de qui tenir.

MADAME SOMBRET.

Et la nourrice, est-elle arrivée?

MADAME LEBIDOIS.

Un quart d'heure après la délivrance, elle était ici. Il ont pas été loin à l'aller *sercher*.

MADAME SOMBRET.

Au grand bureau?

MADAME LEBIDOIS.

Vous l'avez dit.

MADAME SOMBRET.

D'où qu'alle est?

MADAME LEBIDOIS.

J'en sais rien, eux non pu; c'est pas ça, au reste, qui les inquiète; faut pas moins qu'a soye pas près d'ici, a vous a un baragouin que l'diable s'y reconnaîtrait pas.

MADAME SOMBRET.

Quand est-ce qu'a s'en va?

MADAME LEBIDOIS.

Sitôt que l'petit aura reçu son baptême.

MADAME SOMBRET.

Et une fois parti...

MADAME LEBIDOIS.

Ni vu, ni connu.

MADAME SOMBRET.

Encore des drôles de mères, ces mères-là!

MADAME LEBIDOIS.

Je leux z'y souhaite pas, mais pourrait ben leur y arriver la même chose comme à mame Légal au sujet de sa petite. Y avait trois ans que la pauv'enfant était morte et enterrée qu'a payait encore ses mois d'nourrice; je suis certainement ben loin d'avoir leurs moyens...

MADAME SOMBRET.

Ni moi.

MADAME LEBIDOIS.

Mais comme le ciel m'éclaire, me seraient venus quatre enfants, sans compter ceux que j'ai déjà, que si *follait* les mett'en nourrice, j'aimerais mieux les plonger tous au fin fond de la rivière

ou pilés dans un mortier, que de les savoir dans les mains d'une autre.

MADAME SOMBRET.

Pasce que vous avez toujours été bonne mère.

MADAME LEBIDOIS.

Y a pas de bonne mère à ça.

MADAME SOMBRET.

Pardonnez-moi; croyez-vous, une supposition. que si Marie-Louise avait nourri le Roi de Rome, y serait où il est, dites?

MADAME LEBIDOIS.

Y serait encore sus le trône et son père aussi.

MADAME SOMBRET.

C'est toujours pas Joséphine qu'aurait jamais fait ça.

MADAME LEBIDOIS.

J'crois ben, vous m'parlez d'un ange, y a qu'à voir la façon qu'alle a élevé Eugène.

MADAME SOMBRET.

Et le joli vice-roi que c'était!

MADAME LEBIDOIS.

Tiens, tiens, tiens!

MADAME SOMBRET.

Quoi donc qui vous prend?

MADAME LEBIDOIS.

Eune voiture qui s'arrête en bas. — Dieux! que de monde! la rue en est noire.

MADAME SOMBRET.

Avec ça que faut pas grand'chose pour mett'tout l'quartier en l'air. — Sans doute le parrain qu'arrive.

MADAME LEBIDOIS.

Tout me porte à le croire. Vous dérangez pas d'vot'ouvrage, j'vas vous dire ce qu'il apporte.

MADAME SOMBRET.

Si vous plaît.

MADAME LEBIDOIS.

C'est comme un gros paquet qu'est cacheté.

MADAME SOMBRET.

Sans doute des boîtes à bonbons.

MADAME LEBIDOIS.

Je crois que oui.

MADAME SOMBRET.

Encore ça qu'est meilleur marché. (On entend un grand bruit dans l'escalier.) Patatras ! — Encore une émeute !

MADAME LEBIDOIS.

Ça m'étonnerait pas.

LES MÊMES, UNE BONNE.

LA BONNE.

Vite, vite, vot'parrain qui s'répand dans les escaliers.

MADAME SOMBRET.

Qu'voulez-vous qu'j'y fasse. (Elle descend.)

MADAME LEBIDOIS.

Si les morceaux en sont bons...

MADAME SOMBRET.

Rapportez-les, on verra à les raccommoder.

MADAME LEBIDOIS.

C'est pas l'embarras, nous avons des hommes qu'est si maladroits...

MADAME SOMBRET.

Le mien, sans aller plus loin.

LES MÊMES, LE PARRAIN, LA BONNE.

LA BONNE, au parrain.

Vous n'avez rien de cassé?

LE PARRAIN.

Pas jusqu'à présent. C'est mon pied qui aura tourné.

LA BONNE.

Y n'en faut pas plus. — Faut-y vous porter quet'chose?

LE PARRAIN.

Mon pain de sucre, si vous voulez bien.

LA BONNE.

Donnez. (Elle entre dans l'appartement suivie du parrain.)

MADAME LEBIDOIS, MADAME SOMBRET.

MADAME SOMBRET.

Est-elle assez flatteuse? non, mais l'est-elle?

MADAME LEBIDOIS.

Du jour qu'elle est entrée dans la maison, je l'ai remarqué.

MADAME SOMBRET.

Irez-vous les voir?

MADAME LEBIDOIS.

Quand ça serait que pour les toilettes.

MADAME SOMBRET.

Eh ben, moi d'même.

MADAME LEBIDOIS.

J'irai vous prendre.

MADAME SOMBRET.

C'est dit.

DANS LA CHAMBRE DE L'ACCOUCHÉE

L'ACCOUCHÉE dans son lit, LA GARDE auprès d'elle, LE NOUVEAU NÉ dans les bras de sa nourrice. LE PAPA, LA MAMAN, COUSINS, COUSINES, VOISINS, VOISINES, CHIENS, CHATS ET OISEAUX.

LA GARDE.

Elle n'a pas souffert ce que j'aurais cru.

UNE VOISINE.

Dieux! pas moi, je suis à la mort quand ces choses-là m'arrivent, et je puis dire que mes couches ont toujours été magnifiques.

L'ACCOUCHÉE.

Je suis mieux à présent.

LA VOISINE.

Prête à recommencer.

L'ACCOUCHÉE.

Oh! ça non!

UNE COUSINE.

Ne parle pas trop.

LA VOISINE.

Petite voisine, je vais m'en aller.

L'ACCOUCHÉE.

Déjà ?

UN GRIFFON.

Houah ! houah ! houah ! houah !

LA COUSINE.

Mon Dieu ! que ton chien est donc terrible !

LE PAPA.

Trim ! ici !

LA VOISINE, se levant.

Je vous en prie, monsieur Gaudru, restez auprès de madame, ne vous dérangez pas.

LE PAPA.

Vous plaisantez.

LA COUSINE.

Es-tu bien couverte ?

L'ACCOUCHÉE.

Oui, cousine.

LA GARDE.

Je n'ai fait que la couvrir toute la nuit.

LA COUSINE.

Toute petite la même chose, elle envoyait tout en l'air.

Les Mêmes, LE PAPA, MADAME GAMARD, LE GRIFFON.

LE GRIFFON.

Houah! houah! houah! houah!

LE PAPA.

Ta tante, chère amie!

LE GRIFFON.

Houah! houah! houah! houah!

LE PAPA.

Trim! ici!

LA TANTE.

Quand ton chien aura fini... (Elle s'assied.)

LE PAPA.

Veux-tu venir ici !

LE GRIFFON.

Houah ! houah ! houah ! houah !

LE PAPA.

Fermez la porte, fermez donc la porte !... Il est parti.

LA TANTE.

Ce n'est pas malheureux. (Se levant.) Ah ! tu nous fais des tours comme ça ! sournoise, que je t'embrasse.

L'ACCOUCHÉE.

Bonjour, la tante !

LA TANTE.

Ah ça, est-ce qu'on me le montrera pas, ce petit bonhomme ? Je suis venue en partie pour ça.

LE PAPA, présentant le nouveau né.

Voilà !

LA TANTE.

Ah! le bel enfant. (Au papa.) Comment c'est toi qu'a fait ça! Pas possible. — Boudou! boudou! boudou! Beau comme le jour! Ma foi vous avez ben travaillé. Dis donc, je te dirai comme mame Desbois à sa belle-sœur, vous n'avez pas épargné la marchandise. — J'ai jamais vu plus bel enfant!

LA GARDE.

C'est ce que je disais ce matin à la portière; depuis trente-trois ans que je garde les femmes en couches, j'ai pas reçu un pareil bijou.

LA TANTE.

Tenez, nourrice, vot'enfant, ça fatigue à la longue.

L'ACCOUCHÉE.

A qui trouvez-vous qu'il ressemble?

LA TANTE.

Mais à pas grand'chose, tant qu'à présent. Après ça, tous les enfants ont à peu près tous, approchant, la même petite binette. Il a ben un peu, si vous voulez, le nez en pied de marmite de monsieur son père, mais tout ça se remet à la

longue, heureusement! A propos, monsieur mon neveu, en voilà, j'espère, pour un bon bout de temps; faut vous en tenir là.

LE PAPA.

C'est pas ma faute.

LA TANTE.

Voulez-vous ben vous taire, vilain monstre! — Tiens! la cousine, je ne te voyais pas, dans ton petit coin; tu es là comme en pénitence, tu ne dis rien.

LA COUSINE.

Vous en donnes-tu le temps?

LA TANTE.

Si c'est un mot de reproche, je m'en moque, tu sais. J'ai une langue. j'en suis ben fâchée, faut que je m'en serve; tant pis pour ceux qui seront pas contents, mon deuil en est fait.

LA COUSINE.

Tu prends souvent les choses...

LA TANTE.

Toujours du bon côté, je l'ai assez prouvé.

(A l'accouchée). Faut bien te couvrir, mon minon ; je te dis ça par expérience.

LA GARDE.

Vous avez ben raison ; c'que j'me tue d'dire à madame.

LA TANTE.

Voir c'te pauv' mame Ladureau, qu'nous avons enterrée la semaine dernière.

L'ACCOUCHÉE.

Madame Ladureau ?

LA TANTE.

Mon Dieu, oui !

LE PAPA.

Ma tante...

LA TANTE.

Eh ! ben quoi ! c'est p'têt' pas vrai ? Et mame Payen et tant d'autres. — Je ne vois pas ta nourrice ?

LA GARDE.

Elle était là, y a qu'un moment.

LA TANTE.

D'où qu'elle est, ta nourrice ?

L'ACCOUCHÉE.

Je ne m'en souviens plus. — D'où est-elle, monsieur Baudru?

LE PAPA.

Auvergnate, je crois, de ces côtés-là. Je le lui demanderai avant de partir.

LA TANTE.

Je te conseille.

LE PAPA.

C'est toujours pas près d'ici.

LA TANTE.

Y a de bon lait, dit-on, de ces côtés-là; nous avons not' principale locataire qu'a sa boutique au-dessous de nous, qu'en est, elle entrerait pas ici, tant qu'elle est puissante.

UNE VOISINE.

Petite voisine, je vas vous quitter.

L'ACCOUCHÉE.

Déjà?

LA VOISINE.

Je craindrais qu'on ne fût inquiet à la maison.

L'ACCOUCHÉE.

Merci de votre bonne visite.

LA VOISINE.

Je reviendrai vous voir.

L'ACCOUCHÉE.

Je l'espère bien.

LE GRIFFON.

Houah! houah! houah! houah!

LA TANTE.

Vous avez laissé la porte ouverte, voilà le chien revenu.

LE PAPA.

Trim! ici!

LA TANTE.

Oui, va, aie pas peur.

LE GRIFFON.

Houah! houah! houah! houah!

LA TANTE.

Mais campez-le-moi donc à la porte, ce monstre de chien-là! Piétinez donc dessus!

LE PAPA.

Trim! ici!

LA TANTE.

Décidément, je m'en vas; ton chien me rend ben trop malheureuse!

L'ACCOUCHÉE.

Ma tante...

LA TANTE.

C'est un parti pris. Bonjour! Que je t'embrasse!

LE GRIFFON.

Houah! houah! houah! houah!

LE PAPA.

Trim!

LE GRIFFON.

Houah! houah! houah! houah! houah! houah!

LA TANTE.

A quand vot' baptême?

LE PAPA.

A deux heures.

LE GRIFFON.

Houah! houah! houah! houah!

LA TANTE.

A tantôt, porte-toi bien: sors pas tant tes bras hors du lit... Au revoir. — (A la garde.) Donnez-moi un peu vot' paquet, que je l'embrasse encore une fois avant que de partir.

L'ACCOUCHÉE.

Adieu, tante.

LA TANTE.

Bonjour. Qu'est-ce que j'ai fait, encore une fois, de mon mouchoir? — Ah! le voilà; ç'aurait été le quatrième, je ne fais que moucher. Sans adieu, les enfants!

LES MÊMES, puis LE PAPA.

UNE VOISINE.

Je trouve qu'elle rajeunit, madame Nicot.

LA COUSINE.

Vous trouvez?

LA VOISINE.

Oui, je la trouve mieux qu'il y a vingt ans.

LA COUSINE.

Elle est bien toujours la même, parlant à tort et à travers, et voulant toujours vous imposer sa manière de voir.

LE PAPA.

Vous n'avez jamais été d'accord.

LA COUSINE.

Et pourtant, j'ai constamment mis du mien.

L'ACCOUCHÉE.

La garde!

LA GARDE.

Madame?

L'ACCOUCHÉE.

Voyez donc un peu à l'enfant qui crie.

LA GARDE.

C'est rien, c'est des coliques.

LA VOISINE.

Puis-je vous être, madame, de quelque utilité?

LA GARDE.

Merci, pas besoin.

LE PAPA.

Et cette nourrice, où diable est-elle allée?

LA GARDE.

Dieu le sait! — Où est-ce qu'est son biberon? — Le voilà! — J'ai jamais vu d'enfant si raisonnable.

LE PAPA.

Vous avez ce qu'il vous faut?

LA GARDE.

Oui, vous inquiétez de rien.

LA COUSINE.

Cousine, nous allons partir.

LE PAPA.

Déjà, ma cousine?

LA COUSINE.

Oui, mon cousin.

LE PAPA.

Au revoir, ma cousine.

LA PETITE COUSINE.

Sans adieu, mon cousin.

LA PORTE DE L'ÉGLISE

LE BEDEAU, LE SUISSE, DEUX PAUVRESSES, LES ENFANTS DE CES DAMES.

LE SUISSE.

Dites donc, Trumeau, ça vous fait rien que j'me donne un peu d'air?

LE BEDEAU.

Allez, filez, d'autant, n'à ce qui paraît c'est pas ce qui y a de plus distingué dans les épluchures que c'baptême qui nous arrive; vivez paisible, j'vas prévenir Sauvage.

LE SUISSE.

Si vous plaît.

LE BEDEAU.

Pour dîner en ville, y a pas d'doute?

LE SUISSE.

Oui, s'agit d'dire deux mots à un dindonneau qu'arrive de son pays avec un ancien.

LE BEDEAU.

Un vieux de la vieille?

LE SUISSE.

Qu'était chez nous *ma-chal de logis*, Mulon, que j'vous ai parlé.

LE BEDEAU.

Que je m'ai même trouvé avec.

LE SUISSE.

Moi aussi.

LE BEDEAU.

Allez, allez, j'suis pas inquiet de vous, si c'est comme ça. — Mes amitiés, sans vous commander.

LE SUISSE.

J'y serai, soyez sûr. Vous verra-t-on un peu, ce soir?

LE BEDEAU.

Je vous promets pas, je tâcherai.

LE SUISSE.

C'est ça, tâchez.

LES DEUX PAUVRESSES.

PREMIÈRE PAUVRESSE.

Vous partez, mame Najaud?

DEUXIÈME PAUVRESSE.

J'vas revenir, j'ai ma belle-sœur qui dîne tantôt à la maison, avec ses enfants, faut que je veille aux grains.

PREMIÈRE PAUVRESSE.

A quatre heures le baptême, vous savez?

DEUXIÈME PAUVRESSE.

Je serai de retour, vous inquiétez pas.

PREMIÈRE PAUVRESSE.

C'que j'vous en dis, vous sentez...

DEUXIÈME PAUVRESSE.

Comme ça aussi que je l'prends.

PREMIÈRE PAUVRESSE.

Elle est toujours à Saint-Roch, vot'belle sœur?

DEUXIÈME PAUVRESSE.

Toujours.

PREMIÈRE PAUVRESSE.

Eune jolie place qu'elle a là!

DEUXIÈME PAUVRESSE.

Il est de fait que c'est pas une vermine de paroisse comme celle ici, que les pauv's de là sont pu à leur aise que les riches d'chez nous.

PREMIÈRE PAUVRESSE.

J'ai pourtant vu un temps, dame, j'étais bien petite, que la nôt' de paroisse, n'était pas mauvaise.

DEUXIÈME PAUVRESSE.

Et dire que, du moment, on va plus à l'église que non pas du temps que vous dites.

PREMIÈRE PAUVRESSE.

On est pu hypocrite, v'là tout.

DEUXIÈME PAUVRESSE.

Y a longtemps qu'on l'a dit, moi aussi, pas d'bonheur sus terre, pour les honnêtes gens. — J'vous laisse mes petites, veillez à c'qu'elles travaillent.

PREMIÈRE PAUVRESSE.

Oui, tâche !

DEUXIÈME PAUVRESSE.

Sans adieu.

PREMIÈRE PAUVRESSE.

Au plaisir. (Elle s'éloigne.)

DEUXIÈME PAUVRESSE.

Dites donc, dites donc, mesdemoiselles, vous éloignez pas, va nous venir du monde. — Justement les voitures qu'arrivent. — Attention.

FIACRES CONTENANT LE PÈRE, LA GARDE, LE NOUVEAU-NÉ, LE PARRAIN, LA MARRAINE, LES PARENTS, LES AMIS, ETC., ETC.

LA PAUVRESSE.

N'oubliez pas, messieurs, mesdames, charitables, eune pauv' mère de famille de six enfants, sans ouvrage.

LA TANTE, cherchant dans son porte-monnaie.

Tiens, pour tes mioches et pour toi, et laisse-nous tranquilles. — Dis donc, Baudru !

LE PAPA.

Ma tante?

LA TANTE.

C'est à toi, qu'est le père de l'enfant, à aller à la sacristie, prévenir le prêtre de semaine.

LE PARRAIN.

Et nous?

LA TANTE.

Restez avec vot'commère, attendez qu'on vienne vous chercher. Il a été ben gentil dans la voiture le pauv'bichon à sa mémère!

LA GARDE.

Comme ça depuis qu'il est au monde.

LA TANTE.

Pauv'trésor. — Faudra pas manquer de demander de l'eau chaude.

LE DONNEUR D'EAU BÉNITE.

Y en a toujours. — Si ces dames voulaient entrer dans la sacristie que l'acte *soye* dressé, y fait toujours pu chaud.

LA TANTE.

Il a raison, vous avez raison, mon brave homme, tenez, pour avoir du tabac.

LE DONNEUR D'EAU BÉNITE.

En vous remerciant de vos bontés.

LA TANTE.

C'est vrai, nous restions là sus nos jambes comme des imbéciles.

LE PARRAIN.

Je croyais qu'il n'y avait qu'à la mairie que l'on dressait l'acte.

LE DONNEUR D'EAU BÉNITE.

On n'a jamais baptisé à la mairie, on ne fait que reconnaître.

DANS L'ÉGLISE

GENS DU QUARTIER, MADAME SOMBRET,
MADAME LEBIDOIS.

MADAME SOMBRET.

Est-ce que, par hasard, ce serait déjà fini, je ne vois personne?

MADAME LEBIDOIS.

Ça ne m'étonnerait pas, y vous faut une éternité pour mett'un fichu.

LE DONNEUR D'EAU BÉNITE.

C'est pas seulement commencé, y sont dans la sacristie, y vont venir, ça va pas tarder.

MADAME SOMBRET.

Y a pas de temps perdu, vous avez toujours peur d'arriver trop tard, vous voyez.

MADAME LEBIDOIS.

Dame, écoutez donc, chat échaudé craint l'eau froide.

MADAME SOMBRET.

Je voudrais seulement voir la marraine; je suis curieuse de savoir comment qu'elle est mise, puis après m'en aller; je tiens qu'à ça.

MADAME LEBIDOIS.

Alle aurait beau êt'couverte de bijoux, de la tête aux pieds, qu'alle aurait toujours son air chiffon.

MADAME SOMBRET.

Il est vrai que la distinction ça ne se commande pas.

MADAME LEBIDOIS.

Dites donc!

MADAME SOMBRET.

Plaît-y ?

MADAME LEBIDOIS.

C'est tout commode, un parrain; on dit que l'sien l'a habillée de la tête aux pieds.

MADAME SOMBRET.

Comme vous dites, tout profit.

MADAME LEBIDOIS.

Y disaient ce matin, n'au marché, qu'il en serait pas quitte pour cinquante écus.

MADAME SOMBRET.

Ça je l'crois.

MADAME LEBIDOIS.

Pour les parents non plus, ça sera pas une mauvaise affaire.

MADAME SOMBRET.

Tenez, v'là le cortége.

LES MÊMES, LES GENS DU BAPTÊME.

MADAME LEBIDOIS.

En avons-nous vu passer, de ces mécaniques-là!

MADAME SOMBRET.

Sans compter ce que nous en verrons, plaît à Dieu!

MADAME LEBIDOIS.

Je le crains plus que je ne le désire.

MADAME SOMBRET.

Quoi que vous dites de la marraine?

MADAME LEBIDOIS.

Pas prévenue, je dirais eune princesse.

MADAME SOMBRET.

Est-ce qu'on va pas y ôter son bonnet au moutard?

MADAME LEBIDOIS.

C'est p'têt' pus la mode.

MADAME SOMBRET.

Si fait pourtant. L'entendez-vous qui jappe?

MADAME LEBIDOIS.

Il est genti, dans c'qu'il est.

MADAME SOMBRET.

J'aime pas les enfants si jeunes, ni pu vieux non plus, ça fait trop d'ordures dans les escaliers.

MADAME LEBIDOIS.

En avons-nous encore pour longtemps?

MADAME SOMBRET.

Dix minutes, tout au plus. Y vont tout à l'heure y souffler sus la figure.

MADAME LEBIDOIS.

Pour le faire crier?

MADAME SOMBRET.

Non, pour écarter le démon. — Tenez, le v'là écarté. — A présent, on va y laver sa tête.

MADAME LEBIDOIS.

J'aime pas ça.

MADAME SOMBRET.

Moi non plus; ça peut les enrhumer! Voyez aussi comme il est content.

MADAME LEBIDOIS.

C'est pourtant de l'eau chaude.

MADAME SOMBRET.

V'là qu'est fait, n'en parlons plus.

MADAME LEBIDOIS.

Va-t-on leur y lire leurs devoirs aux parrain et marraine?

MADAME SOMBRET.

Sans ça...

MADAME LEBIDOIS.

En v'là encore des promesses en l'air!

MADAME SOMBRET.

Dame! si on était forcé d'les remplir, le pu

souvent qu'on tiendrait des enfants! C'est-y vous, c'est-y moi qui *ireríons* servir de père et mère à des *moucherons* qu'on connaît ni leux parents ni rien du tout. J'en ai tenu des enfants, que j'ai jamais vus depuis.

MADAME LEBIDOIS.

Et moi donc! Ça n'empêche qu'à défaut d'père et mère, vous êtes forcé d'leux z'en tenir lieu.

MADAME SOMBRET.

Jamais ça m'est arrivé.

MADAME LEBIDOIS.

Permettez; eune fois, à ma connaissance, rue des Marmouzets, que j'étais alors en service, on a fait venir chez le commissaire de police du quartier un ferblantier, qu'était le parrain d'une petite fille que sa mère était morte à l'Hôtel-Dieu; il a pas moins été forcé d'y servir de père et sa femme aussi.

MADAME SOMBRET.

Pasce qui z'ont ben voulu.

MADAME LEBIDOIS.

Pas du tout. Ça a fait son bonheur à la petite;

y z'avaient un petit garçon, il est devenu mort; y z'ont adopté la filleule et l'ont mariée; tout le monde a cru que c'était leur demoiselle, alle l'était pas plus qu'moi.

MADAME SOMBRET.

J'ai jamais vu ça.

MADAME LEBIDOIS.

Je l'ai vu, v'là la différence.

MADAME SOMBRET.

Quand défunt mon premier mari m'a laissée là, avec mes deux yeux pour pleurer et ma potée d'enfants que l'aîné n'avait pas douze ans, j'aurais été ben reçue si j'avais été frapper à la porte de leux parrains!

MADAME LEBIDOIS.

Sans compter qui vous *a follu* encore pas mal trimer pour en venir à bout toute seule.

MADAME SOMBRET.

D'autant que mon second, pas bête, ne m'a épousée que quand j'ai pu évu besoin d'personne. Les parrains! merci! j'sors d'en prend'.

MADAME LEBIDOIS.

Moi, la même chose; tout au plus si m'ont donné des dragées le jour du baptême.

MADAME SOMBRET.

D'aucuns, mais c'est rare qui s'conduisent comme si que c'étaient leurs vrais pères.

MADAME LEBIDOIS.

Des fois; quand y z'ont leurs raisons pour ça, et encore!

LA CONFIRMATION

LA CONFIRMATION

LA SCÈNE EST DANS UNE PETITE VILLE DE PROVINCE,
CHEZ MADAME MAGEN

MADAME MAGEN. M. BONTEMPS.

BONTEMPS.

C'est, je trouve, une détermination que vous avez prise bien vite, car, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, il n'en fut nullement question.

MADAME MAGEN.

C'est ma sœur, qui, en grande partie, en est l'auteur, nous n'y pensions pas autrement. Mon neveu devait faire sa confirmation ; on nous avait beaucoup parlé de l'évêque qui devait venir ; nous étions tous curieux de le voir, et, par le plus grand

des hasards, pas une des personnes qui, ce jour-là, se trouvaient chez elle, n'avaient été confirmées. Madame Potain fut la première qui témoigna le désir de l'être : bref, de fil en aiguille, elle nous entraîna, l'un après l'autre, si bien qu'après-demain, nous sautons le pas.

BONTEMPS.

Lundi?

MADAME MAGEN.

Lundi prochain. C'est une partie que nous avons faite, à laquelle tout le monde a souscrit et qui sera d'autant plus agréable, que nous serons volontiers toutes personnes de connaissance; eh bien, monsieur Bontemps, ça ne vous donne pas un peu l'envie de faire comme nous?

BONTEMPS.

Je vous avouerai franchement que je n'en serais peut-être pas éloigné, si...

MADAME MAGEN.

Si quoi? si quoi?...

BONTEMPS.

Si je ne reculais devant l'idée qu'on pourrait avoir...

MADAME MAGEN.

Quelle idée voulez-vous qu'on ait? quelle idée?

BONTEMPS.

De voir un homme de mon âge...

MADAME MAGEN.

On confirme à tout âge; ce n'est point une raison.

BONTEMPS.

Au milieu de tous ces enfants, comme à la première communion?

MADAME MAGEN.

Ça y ressemble bien un peu, si vous voulez.

BONTEMPS.

Vous êtes de mon avis?

MADAME MAGEN.

Mais il y aura aussi quantité de grandes personnes; sans ça, vous sentez que, pas plus que vous, je ne tiens à me mettre en évidence. D'un autre côté, je me trouve tellement engagée dans cette affaire, que je ne puis décemment en sortir

sans entraîner avec moi toute la société; ça fait que j'y regarde à deux fois.

BONTEMPS.

Monsieur Becquet...

MADAME MAGEN.

Eh bien?

BONTEMPS.

Est-il des vôtres?

MADAME MAGEN.

S'il est de la confirmation?

BONTEMPS.

Oui!

MADAME MAGEN.

Sa femme seulement. Lui n'a pas voulu en être. Vous connaissez monsieur Becquet?

BONTEMPS.

Si je le connais!

MADAME MAGEN.

C'est un esprit fort, un philosophe qui toujours trouve à redire à tout ce qu'on fait, comme le lui

a fort bien dit ma belle-sœur, qui, comme vous savez, n'a pas sa langue dans sa poche.

BONTEMPS.

La repartie très-vive, madame Repos, pardon!

MADAME MAGEN.

Qu'est-ce que je disais donc?

BONTEMPS.

Vous parliez de madame votre belle-sœur, qui n'avait pas, disiez-vous, et avec raison, sa langue dans la poche.

MADAME MAGEN.

C'est vrai, je n'y étais plus. — Si vous n'en voulez pas, disait-elle, n'en dégoûtez pas les autres. Je crois qu'elle avait raison. Nous n'avons jamais été cousins avec monsieur Becquet; sa femme, à la bonne heure, elle s'est toujours prêtée à tout ce qu'on a voulu. C'est le seul défaut qu'on puisse lui reprocher.

BONTEMPS.

Si c'en est un.

MADAME MAGEN.

Mais vous, monsieur Bontemps, vous n'avez réellement pas d'excuse.

BONTEMPS.

Donnez-moi quelque temps pour réfléchir.

MADAME MAGEN.

Songez que c'est lundi, et madame Bontemps serait si contente!

BONTEMPS.

Vous croyez?

MADAME MAGEN.

Elle m'a dit ne pas avoir osé vous en parler.

BONTEMPS.

Ma femme!

MADAME MAGEN.

Voyons, donnez-lui ce plaisir-là.

BONTEMPS.

Mais pourquoi ne m'en avoir jamais manifesté le désir?

MADAME MAGEN.

Je vous dis qu'elle n'a pas osé. — Hier, elle a passé toute la journée à faire des prosélytes.

BONTEMPS.

A-t-elle eu la main heureuse?

MADAME MAGEN.

Je le pense. Je suis bien comme elle, de ce côté-là; aussi, je vous jure que je prends la chose tellement à cœur que, depuis qu'il en est question, je ne dors ni ne mange, c'est à la lettre. Je ne sais, mais c'est, ce me semble, une belle œuvre que nous faisons là; voilà mon idée. C'est une mission que nous remplissons, et, je ne vous le cache pas, vous grandiriez de cent vingt pieds à mes yeux, si vous étiez confirmé.

BONTEMPS.

Je vous assure, Madame, que si ce n'était la crainte du ridicule, je le serais demain.

MADAME MAGEN.

Mon mari comme vous, la même chose, exactement la même chose, impossible de lui faire

entendre raison ; ce n'est qu'hier, chez sa cousine, qu'il a donné son consentement. Nous sommes vingt-trois grandes personnes jusqu'à présent ; vous en seriez, ça nous porterait à vingt-quatre, je pourrais même dire à quarante, parce que quantité de gens s'y mettraient, sachant que vous en êtes. Il n'y a pas jusqu'à Joséphine, qui, de nous entendre parler, voulait s'y mettre, ce qui, par parenthèse, a énormément contrarié la mère à mon mari.

BONTEMPS.

Et pourquoi?

MADAME MAGEN.

Parce que ça ne serait pas convenable.

BONTEMPS.

C'est une excellente fille.

MADAME MAGEN.

Je ne vous dis pas non : iriez-vous chercher des *cendres* avec votre porteur d'eau ? Je ne le pense pas ; moi non plus ; ce n'est pas par fierté, je ne l'ai jamais été, Dieu merci ! mais je n'aime pas à me confondre, chacun son idée. C'est une des raisons qui m'ont fait quitter le quartier que j'habi-

tais pour venir ici, et vous savez si j'avais un joli logement; madame Bontemps, si vous vous le rappelez, disait, qu'à ma place, elle aurait voulu y mourir.

BONTEMPS.

Charmant! Aussi, n'ai-je jamais pu m'expliquer comment vous avez pu le quitter.

MADAME MAGEN.

Voici pourquoi : je ne pouvais plus mettre les pieds à l'église, tant c'était mal composé; plus moyen d'échanger un mot avec qui que ce fût. Tout ce qu'il y avait au monde de plus malpropre et de plus dégoûtant semblait s'être donné rendez-vous là ; une horreur! Vingt fois j'en avais fait la remarque à monsieur le curé, que vous avez vu, je crois, à la maison.

BONTEMPS.

J'ai dîné avec lui.

MADAME MAGEN.

C'est vrai, le jour de monsieur Aubriot ; et chaque fois, monsieur le curé me répondait qu'il n'y pouvait rien, que l'église était ouverte à tout le monde.

Quand j'ai vu ça, je n'en ai fait ni une ni deux, j'ai pris mes cliques et mes claques, et j'ai planté là la paroisse, sans rien dire à personne : c'est, je pense, ce que j'avais de mieux à faire.

BONTEMPS.

C'était, si je ne me trompe, le quartier de madame Potain ?

MADAME MAGEN.

Nous étions porte à porte, avec madame Potain, ses fournisseurs étaient les miens, les miens les siens. Elle est enchantée de sa paroisse, ça se conçoit ; elle y trône depuis que je n'y suis plus. C'est madame Potain par-ci, madame Potain par-là ; ça la met aux anges, et c'est pour elle un si grand bonheur, que, de sa vie, elle ne quittera ce quartier-là ; comme vot' épouse, monsieur Bontemps, elle veut y mourir. Je la connais, voyez-vous, comme si je l'avais faite. Vous ne voulez pas vous rafraîchir ?

BONTEMPS.

Je vous rends mille grâces. Et monsieur Potain ?

MADAME MAGEN.

La même chose, tout pour la gloriole. Il était capitaine...

BONTEMPS.

Ah! oui-da!

MADAME MAGEN.

Il a donné sa démission, parce qu'il voulait être colonel. Qu'en est-y résulté? Qu'il n'est plus rien; ce qui l'endève, et qui va monter sa garde à présent comme vous et moi, le fusil sur l'épaule, et que pas un chat n'y fait attention. Ce sont en partie les Potain qui ont empêché leur cousine de se faire confirmer avec nous; elle ne demandait pas mieux, la cousine; aujourd'hui elle ne s'en soucie plus. Voyons, monsieur Bontemps, une bonne résolution; décidez-vous, comme chez le dentiste, vous en serez bien aise, quand ça sera fait.

BONTEMPS.

Je n'ose encore vous le promettre.

LES MÊMES, MADAME BASSIN, LA BONNE.

LA BONNE, annonçant.

Madame Bassin!

MADAME MAGEN.

Ah! tant mieux, c'est le ciel qui nous l'envoie! — Bonjour, Madame, comment vous portez-vous?

MADAME BASSIN.

Vous êtes bien bonne. Eh! c'est monsieur Bontemps! (Monsieur Bontemps s'incline.)

MADAME MAGEN.

C'est un bien vilain homme, monsieur Bontemps.

MADAME BASSIN.

Comment ça? Il l'est donc devenu?

MADAME MAGEN.

Il ne veut pas se faire confirmer avec nous.

MADAME BASSIN.

Pas possible!

MADAME MAGEN.

Il m'a refusé tout net.

BONTEMPS.

Pardon!

MADAME BASSIN.

Savez-vous que je ne vous aimerai plus.

BONTEMPS.

J'ai demandé du répit.

MADAME BASSIN.

Vous n'aurez plus que demain pour réfléchir, ainsi dépêchez-vous.

MADAME MAGEN.

Vous avez vu beaucoup de monde?

MADAME BASSIN.

Toutes nos connaissances.

MADAME MAGEN.

Avez-vous rencontré des récalcitrants?

MADAME BASSIN.

Plus qu'hier, beaucoup plus. Tous m'ont de-

mandé ce que j'entendais par la confirmation : je leur ai tourné les talons.

MADAME MAGEN.

A votre place, j'en eusse fait autant. — Vous les auriez invités à dîner qu'ils n'eussent pas dit non.

MADAME BASSIN.

D'autant plus que je leur avais dit que c'était un motif de réunion.

MADAME MAGEN.

Et la Merbin ?

BONTEMPS.

Madame Merbin ne demandait pas mieux, ça lui était indifférent ; mais lui, comme monsieur Bontemps...

MADAME MAGEN.

Il veut attendre ? — Oui, mais les sacrements n'attendent pas, c'est à prendre ou à laisser. C'est ce que je dis à tout le monde, jamais, jamais nous n'aurons une occasion comme celle-ci. — Et vos enfants ?

MADAME BASSIN.

Ravis, pour eux c'est une fête.

MADAME MAGEN.

Ça nous amuse bien aussi, nous qui ne sommes plus des enfants. Comme je disais à Monsieur, cinq minutes avant votre arrivée, je ne pense plus qu'à cela.

MADAME BASSIN.

Vous nous quittez, monsieur Bontemps?

BONTEMPS.

Oui, Madame, je vais avoir le plaisir de prendre congé de vous.

MADAME MAGEN.

Vous nous ferez savoir votre réponse, si vous voulez bien.

BONTEMPS.

Très-incessamment.

MADAME MAGEN.

Songez que j'y compte. — Bien des choses à madame Bontemps.

MADAME BASSIN.

De ma part aussi, je vous en prie.

BONTEMPS.

Elle en sera très-reconnaissante.

MADAME MAGEN, M. BASSIN.

MADAME BASSIN.

Je vais vous demander la permission d'ôter mon chapeau.

MADAME MAGEN.

Comment donc, n'êtes-vous pas chez vous?

MADAME BASSIN.

Il fait une chaleur atroce.

MADAME MAGEN.

Surtout la nuit.

MADAME BASSIN.

Pour peu qu'on se remue, c'est n'y pas tenir, et Dieu merci, depuis ce matin je suis en course.

MADAME MAGEN.

Voulez-vous vous rafraîchir?

MADAME BASSIN.

Ce n'est pas de refus. — Je vais vous déranger?

MADAME MAGEN.

Vous plaisantez. Vous voyez je n'ai qu'à tirer la sonnette.

MADAME BASSIN.

J'ai encore madame Ferrand qui n'est pas décidée.

MADAME MAGEN.

Faut pourtant qu'elle se décide, nous ne pouvons pas l'attendre toute la vie.

MADAME BASSIN.

C'est ce que je lui ai fait observer.

MADAME MAGEN.

Avec tous ces gens-là, toujours la même chose, le premier jour, tout feu et tout flamme, le lendemain, plus personne; ils ont l'air de ne plus

savoir ce qu'on veut leur dire, comme si vous arriviez du Congo.

(La bonne apporte un verre d'eau.)

MADAME MAGEN.

Voulez-vous une idée de sirop?

MADAME BASSIN.

Volontiers — bien obligée! Je boirais la mer et ses habitants.

MADAME MAGEN.

Pas plus que moi.

MADAME BASSIN.

Il est temps que ça finisse.

MADAME MAGEN.

Dame, écoutez donc, on n'est pas de fer. — J'ai envie de me mettre en blanc, qu'en pensez-vous?

MADAME BASSIN.

J'en ai eu l'idée, mais j'ai pensé à une chose : le blanc épaissit beaucoup, faut songer à ça. D'un autre côté, le blanc n'est pas toujours habillé. — Votre mari tient toujours bon?

MADAME MAGEN.

Jusqu'à présent; savoir si au moment il ne se dédira pas.

MADAME BASSIN.

Comme le mien; un peu girouettes, tous ces messieurs!

MADAME MAGEN.

Nous aurons bien du mal, vous verrez, à décider monsieur Bontemps.

MADAME BASSIN.

J'avoue que je commence à en désespérer.

MADAME MAGEN.

Et pourtant plus nous serons, plus ça sera joli.

MADAME BASSIN.

Il paraît qu'il est très-bien, cet évêque.

MADAME MAGEN.

Un port magnifique, dit-on; je ne le connais pas.

MADAME BASSIN.

Dire que jamais je n'ai vu confirmer.

MADAME MAGEN.

Dans le temps, je me rappelle avoir vu ça, mais j'étais si jeune, que s'il m'en souvient...

MADAME BASSIN.

Il ne vous en souvient guère.

MADAME MAGEN.

Oui.

MADAME BASSIN.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi...

MADAME MAGEN.

Peut-être.

MADAME BASSIN.

D'avoir été confirmées le même jour, me semble que ça lie davantage; et vous?

MADAME MAGEN.

Si bien qu'il y a telles et telles personnes avec lesquelles je ne voudrais pas l'être.

MADAME BASSIN.

N'est-ce pas?

MADAME MAGEN.

Les Potalibois, par exemple!

MADAME BASSIN.

Encore d'autres que je ne vous citerai pas.

MADAME MAGEN.

Dites donc?

MADAME BASSIN.

Plaît-y?

MADAME MAGEN.

Vot' neveu, il en aura reçu, depuis huit jours, des sacrements?

MADAME BASSIN.

Croyez-vous?

MADAME MAGEN.

S'il ne va pas droit en paradis, ça sera pas sa faute.

MADAME BASSIN.

Mon Dieu, on a beau dire, faut toujours un peu de religion.

MADAME MAGEN

Pas trop n'en faut.

MADAME BASSIN.

Toujours un peu, quand ça ne serait que pour arrêter les gens sur le bord du précipice. Voyez les criminels...

MADAME MAGEN.

Oui!

MADAME BASSIN.

Croyez-vous, qu'avec un peu de religion, ils feraient toutes les horreurs qu'ils commettent?

MADAME MAGEN.

Ils s'en garderaient bien!

MADAME BASSIN.

D'autant que nous savons tous, plus ou moins, à quoi nous en tenir et pourquoi la religion a été faite.

MADAME MAGEN.

Pour nous tenir au-dessus des animaux, et, en général, pour les gens sans éducation.

MADAME BASSIN.

Aussi, voyez comme ils en profitent.

MADAME MAGEN.

C'est-à-dire qu'ils n'en profitent pas du tout.

MADAME BASSIN.

Après, je dirais que je n'ai pas besoin de religion, je mentirais. Quand j'ai eu le malheur de perdre mon aîné...

MADAME MAGEN.

Ça vous a fait de la peine?

MADAME BASSIN.

Non-seulement ça m'a fait de la peine, mais je suis allée à la messe.

MADAME MAGEN.

Ça vous a rafraîchi?

MADAME BASSIN.

Ça m'a fait du bien.

MADAME MAGEN.

J'avoue que quand j'ai des contrariétés, j'y vas aussi, ça me fait plaisir.

MADAME BASSIN.

Ça vous remonte!

MADAME MAGEN.

Oui, ça me fait du bien.

MADAME BASSIN.

Quant à mon chapeau, je mets mon vert, que je n'ai encore mis qu'une fois, ai-je raison?

MADAME MAGEN.

D'autant qu'il y aura un monde affreux. Ça sera ben autre chose encore qu'une première communion.

MADAME BASSIN.

D'un autre côté, il y aura immensément de toilettes.

MADAME MAGEN.

C'est fort embarrassant.

MADAME BASSIN.

Je voudrais être plus vieille de huit jours.

MADAME MAGEN.

Toujours la même chanson.

L'EUCHARISTIE

L'EUCHARISTIE

LA SCÈNE EST A PARIS, CHEZ MADAME MINGRET

MADAME MINGRET, UNE FILLE DE BOUTIQUE.

MADAME MINGRET.

Quand je vous dis que je n'en veux pas, c'est que je n'en veux pas; faut-il vous répéter cent mille fois la même chose?

LA FILLE.

C'est égal, vous avez beau dire, vous n'en trouverez pas d'autres.

MADAME MINGRET.

Vous croyez ça?

LA FILLE.

Essayez, je le veux bien.

MADAME MINGRET.

Le temps de mett' mes souliers, de passer un châle, vous allez voir.

LA FILLE.

Comme vous voudrez.

MADAME MINGRET.

J'crois bien, comme je voudrai et sans vous en demander la permission, encore.

LA FILLE.

D'abord, pour trouver mieux, vous ne trouverez pas mieux, ça je vous le défends.

MADAME MINGRET.

Ah! vous me le défendez.

LA FILLE.

Y a pas de doute.

MADAME MINGRET.

Comment alors se fait-il qu'hier, ça n'est pas

bien loin, dans une maison où j'étais à dîner, j'en vis un, de cierge, comme de ma vie ni de mes jours je n'en avais rencontré ; c'était quelque chose, comment dirai-je?... de magnifique, à se mettre à genoux devant.

LA FILLE.

Faudrait les voir à l'user, ces cierges-là!

MADAME MINGRET.

Mon Dieu, qu'il était donc beau! A l'acheter, rien que par curiosité! Avec une belle poignée en velours ponceau, pour ne pas se mettre de cierge aux doigts, puis de belles machines, également en bougie, qui prenaient d'ici et s'en allaient par là, au point que la dame chez qui je dînais en était, comme moi, enthousiasmée. J'ai vu de belles choses, dans ma vie...

LA FILLE.

Et moi donc!

MADAME MINGRET.

Je ne vous dis pas non, mais jamais rien de cette force-là.

LA FILLE.

C'est pas étonnant, quand on veut y mettre le prix.

MADAME MINGRET.

Comment, quand on veut y mettre le prix?

LA FILLE.

Dame oui.

MADAME MINGRET.

Mais ce que vous me dites là, mademoiselle, est de la dernière impertinence.

LA FILLE.

En de quoi?

MADAME MINGRET.

En de ce que, jamais que je sache, je n'ai parlé à personne du prix que je voulais y mettre; dites-le, je vous en prie, dites-le, franchement, vous en ai-je jamais parlé?

LA FILLE.

Je ne vous dis pas.

MADAME MINGRET.

Moi, je vous le dis. J'ai tout simplement de-

mandé à vot' dame un cierge, et comme elle en connaissait parfaitement la destination, je n'ai pas cru insister sur le prix que je voulais y mettre; j'ai cru qu'elle devait savoir que j'aimais à faire les choses aussi grandement que possible; c'était donc à elle à m'envoyer quelque chose de convenable, et non pas des ordures.

LA FILLE.

Des ordures!

MADAME MINGRET.

Oui, mademoiselle, des ordures! Je ne crains pas de le répéter.

LA FILLE.

J'y dirai.

MADAME MINGRET.

Ça me fera plaisir.

LA FILLE.

Des ordures!

LA BONNE, en dehors.

Ben sûr que j'men vas l'dire à vot' mère, et tout d'suite.

Les Mêmes, LA BONNE.

MADAME MINGRET.

Encore du nouveau, je sens ça d'ici.

LA BONNE.

Non, jamais, depuis que j'suis au monde, j'ai vu chose pareille; ça non!

MADAME MINGRET.

Que n'avez pas encore vu; peut-on le savoir?

LA BONNE.

C'est, madame, que Lucien...

MADAME MINGRET.

Pardon, si je vous interromps; qu'entendez-vous par Lucien?

LA BONNE.

C'est-y pas vot' fils?

MADAME MINGRET.

Mon fils est monsieur Lucien, et non Lucien tout court; voilà ce qu'est mon fils: je vous prie

de vous en souvenir, que je n'y revienne plus. Et qu'a-t-il fait de si extraordinaire? aurait-il voulu changer la forme du gouvernement?

LA BONNE.

Non, mais il en a pas moins jeté sa culotte au nez du tailleur.

MADAME MINGRET.

C'est qu'apparemment le tailleur se sera mis dans ce cas-là.

LA BONNE.

Jamais.

MADAME MINGRET.

Pour quel motif, alors, se serait-il porté à cette extrémité?

LA BONNE.

Soi-disant qu'elle était trop étroite.

MADAME MINGRET.

Qu'on la lui élargisse et qu'il n'en soit plus question. Tenez, le joli cierge qu'on m'apporte!

LA BONNE.

Ça, oui, qu'il est joli!

MADAME MINGRET.

Vous avez du goût, merci! C'est-à-dire que c'est tout bonnement une horreur.

LA BONNE.

Une horreur!

MADAME MINGRET.

Une abomination, si vous aimez mieux.

LA BONNE.

Quoi que vous y trouvez donc de si laid?

MADAME MINGRET.

Si j'avais le malheur de présenter à mon fils un cierge comme celui-là, il me le jetterait au nez, et il aurait raison.

LA BONNE.

Avec ça qu'il est commode, parlons-en!

MADAME MINGRET.

Il est ce qu'il est, ça ne vous regarde pas.

LA BONNE.

Mon Dieu, allez! Pour le temps qu'ils ont à les

avoir dans les mains, c'est guère la peine d'y mett' si cher; j'aurais jamais des enfants, c'est point n'à des cierges que *j'empoierais* mon argent, si jamais j'en avais, ben sûr!

MADAME MINGRET.

Je ne vous demande pas quel emploi vous feriez de votre argent: laissez-moi tranquille.

LA BONNE.

Possible qui vous convienne pas, mais du moment qu'vous l'avez commandé, vous devez le prendre; j'connais qu'ça.

MADAME MINGRET.

Je le prendrai si je veux; taisez-vous. (A la fille de boutique.) Faites-moi le plaisir, mademoiselle, de m'enlever toutes ces infections.

LA FILLE DE BOUTIQUE.

Infections!

MADAME MINGRET.

Gardez-les pour une meilleure occasion. Quant à moi, j'en veux pas.

LA FILLE DE BOUTIQUE.

Ça suffit! — Infections!

MADAME MINGRET, LA BONNE.

LA BONNE.

Mets ça dans ta poche, ton mouchoir par-dessus.

MADAME MINGRET.

Je suis ben aise de lui avoir dit son fait, à cette petite péronnelle, il y a longtemps que ça me démangeait. (Bruit au dehors.) Qu'est-ce encore qui se passe par là-bas? Allez un peu voir ce qui se fait.

LES MÊMES, UN PETIT BONHOMME.

MADAME MINGRET.

C'est vous, Monsieur, qui faites tout ce tapage?

LE PETIT BONHOMME.

Dis donc, maman...

MADAME MINGRET.

Eh bien?

LE PETIT BONHOMME.

Tu sais pas, Lucien peut pas entrer dans son pantalon.

MADAME MINGRET.

Je sais cela.

LE PETIT BONHOMME.

C'est pas le tout.

MADAME MINGRET.

Quoi? Qu'y a-t-il? Parlez, expliquez-vous.

LE PETIT BONHOMME.

Il y a que Lucien...

MADAME MINGRET.

Sera-ce pour aujourd'hui? Que Lucien, dites-vous...

LE PETIT BONHOMME.

Est très en colère.

MADAME MINGRET.

On s'y mettrait à moins, pauvre cher ami!

LE PETIT BONHOMME.

Pis encore, tu sais pas?

MADAME MINGRET.

Il vous a battu.

LE PETIT BONHOMME.

Bien mieux, il a juré.

MADAME MINGRET.

Qui, à sa place, ne jurerait pas, quand je pense que c'est à qui lui fera de mauvais tours à ce cher trésor, vous tout le premier...?

LE PETIT BONHOMME.

Maman, je t'assure que non, que jamais...

MADAME MINGRET.

Taisez-vous. — Quand je disais que je n'en voulais pas de ce maudit tailleur, un massacre, et c'est à vous, mademoiselle, que nous en sommes redevables.

LA BONNE.

Moi, moi, par exemple!

MADAME MINGRET.

Oui vous, qui nous avez engantés de ce monsieur-là.

LA BONNE.

Quand j'vous l'aurais donné, qu'ça prouve? que l'fils est plus difficile que l'père, v'là tout.

MADAME MINGRET.

Je vous conseille d'établir une comparaison entre le fils et le père, le jour et la nuit, l'eau et le feu. (On frappe à la porte.)

UNE PETITE VOIX, en dehors.

Maman! maman!

MADAME MINGRET.

Oui. (A la bonne.) N'entendez-vous pas?

LA BONNE.

Si Madame.

MADAME MINGRET.

Eh ben, allez ouvrir.

LES MÊMES, UNE PETITE FILLE

LA PETITE FILLE.

Maman! maman!

MADAME MINGRET.

Eh ben! qu'avez-vous à crier ainsi; vous avez l'air d'une folle.

LA PETITE FILLE.

Tu sais pas, on vient d'apporter un chapeau à tetit papa...

MADAME MINGRET.

Et celui de monsieur vot'frère?

LA PETITE FILLE.

Il était pas prêt.

MADAME MINGRET.

Il n'était pas prêt?

LA PETITE FILLE.

Non, maman.

MADAME MINGRET.

Vous m'avouerez que c'est à faire sortir le bon Dieu de ses gonds. Tout semble conspirer contre ce malheureux enfant. C'est à se briser la tête contre un mur. — Où est-il?

LA PETITE FILLE.

Dans ta chambre, en train de tout jeter par terre.

MADAME MINGRET.

Je vas voir un peu à le consoler, car tout le monde l'abandonne ce pauvre cher ami; si vous avez tantôt un moment, mademoiselle, je vous serais obligée de vouloir bien venir m'aider à m'habiller. (Elle sort.)

LA BONNE.

On ira.

LE PETIT BONHOMME, LA PETITE FILLE, LA BONNE.

LA BONNE.

Voyons, conte-moi ça; il a donc déchiré sa culotte, ton horreur de frère?

LA PETITE FILLE.

Toute déchirée, toute déchirée!

LA BONNE.

C'est du joli.

LE PETIT GARÇON.

Et pis, non content de ça, il a trépigné dessus.

LA BONNE.

Si n'y a pas d'quoi rire.

LA PETITE FILLE.

J'ai ri aussi.

LE PETIT GARÇON.

Moi aussi, j'ai ri.

LA PETITE FILLE.

Et pis y t'a donné un grandissime coup de pied?

LE PETIT GARÇON.

Ah oui, bien fort, bien fort.

LA BONNE.

Pourquoi qu'tu l'as pas dit à ta mère, tu l'avais belle.

LE PETIT BONHOMME.

Pasce que maman aurait dit, ce qu'a dit toujours, que si mon frère m'a battu, c'est que je l'avais mérité.

LA BONNE.

Elle est encore assez bête pour ça. — Et qu'est-ce qu'il a encore dit au tailleur, t'en souviens-tu?

LE PETIT BONHOMME.

Tout plein, tout plein des sottises, et pis lui, le tailleur, y s'est en allé.

LA BONNE.

C'est là tout?

LE PETIT BONHOMME.

Non, j'y ai dit, qu'il allait faire une mauvaise communion.

LA BONNE.

T'as ben fait.

LE PETIT BONHOMME.

Dis donc, Marguerite?

LA BONNE.

Après?

LE PETIT BONHOMME.

As-tu vu le fils au pâtissier, à monsieur Grand-Jean?

LA BONNE.

Pas aujourd'hui; est-ce qu'i fait aussi sa première communion?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, avec Lucien; c'est lui, le petit pâtissier, qu'est joliment habillé.

LA BONNE.

Ça ne m'étonne pas; vos père et mère ont beau dire, ces gens-là sont ben autrement riches qu'eux.

LE PETIT BONHOMME.

C'est pas vrai.

LA BONNE.

Je te dis que si.

LA PETITE FILLE.

Te dis qu'non.

LA BONNE.

Voyons, nous disputons pas. Quoi donc déjà qu'il a d'si beau?

LE PETIT BONHOMME.

D'abord, il a des bottes.

LA BONNE.

Ah ! oui-dà !

LE PETIT BONHOMME.

Des toutes petites, petites bottes, et pis un beau chapeau neuf.

LA PETITE FILLE.

Et pis des gants, des tous petits gants.

LE PETIT BONHOMME.

Et pis un bel habit avec des beaux boutons en or.

LA PETITE FILLE.

Comme petit papa Bibi.

LA BONNE.

Ton frère l'a-t-y vu ?

LE PETIT BONHOMME.

J'y ai montré.

LA BONNE.

Ça a dû y faire plaisir?

LE PETIT BONHOMME.

Il a dit : Ça m'est ben égal.

LA BONNE.

Y n'en pensait pas un mot, le brigand!

LE PETIT BONHOMME.

Pis il est devenu tout rouge, tout rouge.

LA BONNE.

Il est si colère.

LE PETIT BONHOMME.

Dis donc, Marguerite?

LA BONNE.

Quoi?

LE PETIT BONHOMME.

Tu sais pas ce que m'a demandé le tailleur?

LA BONNE.

Non. Après?

LE PETIT BONHOMME.

Y m'a demandé si t'étais sortie.

LA BONNE.

Qu'est-ce que tu lui as répondu?

LE PETIT BONHOMME.

J'y ai dit que non.

LA BONNE.

T'as ben fait. — C'était-y devant ta mère, qui t'a demandé ça?

LE PETIT BONHOMME.

Non, non, non, y l'a rien demandé devant maman; elle était pas là, maman.

LA BONNE.

Tu y as jamais parlé du tailleur, à ta mère?

LE PETIT BONHOMME.

Pisque tu me l'as défendu.

LA BONNE.

Y n't'a pas demandé aut' chose?

LE PETIT BONHOMME.

Non.

LA BONNE.

Cherche bien.

LE PETIT BONHOMME.

Ah! si.

LA BONNE.

Quoi?

LE PETIT BONHOMME.

Y m'a dit de te dire qui t'attendait, en bas, chez le portier.

LA BONNE.

J'y descends; bon! v'là ta sœur qu'est après un pot de confitures. — Eh! ben, mademoiselle, qu'est-ce que vous faites là?

LA PETITE FILLE.

Ze fais rien.

LA BONNE.

Comment! vous faites rien? Si vous avez l'front d'appeler ça rien faire?... Fi fi qu'c'est laid, une petite fille qui ment, y a rien d'pus laid, vous irez en enfer.

LA PETITE FILLE.

Pas vrai.

LA BONNE.

Dites que vous ne le ferez plus, et tout d'suite, sans ça, vous y allez tout droit.

LA PETITE FILLE.

Je le ferai plus.

LA BONNE.

A la bonne heure ! Venez me baiser, ben sage ! Dis donc, Pierrot.

LE PETIT BONHOMME.

Quoi ?

LA BONNE.

Si ta mère venait à te demander où ce que je suis, tu y diras : Elle était là y a pas dix minutes. Tu m'entends ?

LE PETIT BONHOMME.

J'y dirai.

LA BONNE.

N'y manque pas. Et si vous êtes tous deux ben gentils, je sais ce qu'j'aurai à faire.

LE PETIT BONHOMME.

Me mèneras-tu voir les militaires ?

LA PETITE FILLE.

Et moi, les belles poupées ?

LA BONNE.

Tout ça, si vous êtes ben gentils.

LE PETIT BONHOMME.

Je boirai-t'y de la bière et des échaudés?

LA BONNE.

Et de la bonne liqueur aussi, vous savez, la bonne liqueur que vous aimez tant.

LE PETIT BONHOMME.

Du ratafia?

LA BONNE.

Oui.

LA PETITE FILLE.

Ça sera-t-y bientôt?

LA BONNE.

Ça dépendra comme vous n'aurez rien dit.

LE PETIT BONHOMME.

Je dirai rien, tu verras.

LA PETITE FILLE.

Moi aussi.

LA BONNE.

Viens, Marie, que je te mène un peu vers ta mère.

LE PETIT BONHOMME, puis MADAME MINGRET.

LE PETIT BONHOMME.

Plus souvent que je le dirai pas à maman qu'elle est toujours avec son tailleur, si elle me mène pas voir les militaires.

MADAME MINGRET.

(Du dehors.) Marguerite !

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME MINGRET, entrant.

Où êtes-vous?

LE PETIT BONHOMME.

Me voilà.

MADAME MINGRET.

Que faites-vous ici ? C'est pas vous que j'appelle: que faites-vous ici?

LE PETIT BONHOMME.

Je fais rien.

MADAME MINGRET.

Je n'aime pas, monsieur, vous savoir à rien faire, je crois vous l'avoir déjà dit. — Où est vot' bonne !

LE PETIT BONHOMME.

Elle était là tout à l'heure.

MADAME MINGRET.

Pas moyen de garder cette fille cinq minutes à la maison! Toujours par voie et par chemin, et un jour de première communion encore! quand je ne sais moi-même où donner de la tête! — Allez un peu voir en bas, chez le portier, si par hasard elle n'y serait pas. — M'avez-vous comprise?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME MINGRET.

Et surtout, n'y restez pas.

LE PETIT BONHOMME.

Non, maman.

MADAME MINGRET.

Je n'aime point à vous voir passer vot' temps chez ce monde-là.

LE PETIT BONHOMME.

Maman !

MADAME MINGRET.

Eh bien ?

LE PETIT BONHOMME.

Faudra-t-y lui dire qu'elle vienne tout de suite, à ma bonne?

MADAME MINGRET.

Certainement. Allez, allez, mais allez donc! Sera-ce pour aujourd'hui?

MADAME MINGRET, LE COMMUNIANT dans la pièce voisine, puis LA BONNE.

MADAME MINGRET.

Voilà encore une commère qui ne mangera pas son minot de sel ici. — La belle acquisition que ma sœur m'a fait faire là.

LE COMMUNIANT, dans la pièce voisine.

Maman !

MADAME MINGRET.

Que veux-tu, mon poulet chéri ?

LE COMMUNIANT.

Je veux que tu viennes.

MADAME MINGRET.

Oui, mon Bibi préféré. Cette fille n'arrive pas.

LE COMMUNIANT, de toute la force de ses poumons.

Maman, maman, maman!

MADAME MINGRET.

T'impatiente pas, mon agneau de roi, j'attends Marguerite. — Dieux! Je l'entends qui trépigne. — Ne t'exaspère pas, ange chéri du ciel. — Quelle jolie communion ces monstres vont lui faire faire!

LA BONNE, apparaissant.

Madame me demande?

MADAME MINGRET.

Ah ça, décidément, mademoiselle, voulez-vous rester ici, oui ou non?

LA BONNE.

Pourquoi madame me demande-t-elle ça?

MADAME MINGRET.

Parce que vous n'êtes jamais à la maison.

LA BONNE.

J'étais là, il n'y a qu'un instant.

MADAME MINGRET.

Je vous demanderai la permission de vous démentir.

LA BONNE.

Si vous ne voulez pas...

MADAME MINGRET.

Faites-moi l'amitié de me dire d'où vous venez.

LA BONNE.

D'où que je deviens?

MADAME MINGRET.

S'il vous plaît.

LE COMMUNIANT.

Maman!

LA BONNE.

Entendez-vous vot' garçon qui vous appelle?

LE COMMUNIANT.

Maman !

MADAME MINGRET.

Oui, bijou. — Dans un moment, je suis après laver la tête à ta bonne. — Et de Pierrot, qu'en avez-vous fait ?

LA BONNE.

Je ne l'ai pas vu.

MADAME MINGRET.

Vous ne l'avez pas vu? — Vous n'étiez donc pas chez le portier ?

LA BONNE.

Non, madame.

MADAME MINGRET.

Où peut être allé cet enfant?

LA BONNE.

Madame veut-elle que j'aille voir si c'est qu'il ne serait pas en bas ?

MADAME MINGRET.

Pour y rester tout le restant de la journée? Ben obligée.

LE COMMUNIANT.

Maman, maman, maman!

MADAME MINGRET.

Oui, ma bibiche. Et dire que c'est aujourd'hui le plus beau jour de sa vie!

LE COMMUNIANT.

Maman!

MADAME MINGRET.

J'y vas, ma mie, j'y vas, t'impatiente pas. (A la bonne.) Vous me le tuerez, mademoiselle, vous me le tuerez!

LA BONNE.

Y s'tuera ben tout seul, j'ai pas besoin d'm'en mêler.

LA BONNE, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME.

Marguerite!

MARGUERITE.

Eh ben?

LE PETIT BONHOMME.

Tiens, le beau bâton du suc d'orge.

MARGUERITE.

Qui te l'a donné?

LE PETIT BONHOMME.

Le tailleur à mon père. — Y m'a emmené chez l'épicier et m'a dit de prendre de tout ce que j'voudrais.

MARGUERITE.

Il a eu là une jolie idée. — Et ta mère, quoiqu'elle a rabâché? A-t-elle demandé après moi?

LE PETIT BONHOMME.

Oui.

MARGUERITE.

Quoiqu'tu y as dit?

LE PETIT BONHOMME.

Que tu étais là, tout à l'heure.

MARGUERITE.

Et ton gredin d'frère?

LE PETIT BONHOMME.

Il a crié tout le temps.

MARGUERITE.

J'attends ta mère, cache ton suc d'orge et disons rien.

LES MÊMES, MADAME MINGRET, un pain de sucre dans les bras.

MADAME MINGRET.

Il est de toute impossibilité que mon fils fasse sa première communion aujourd'hui; il le voudrait que je n'y consentirais pas.

MARGUERITE.

Pourquoi ça?

MADAME MINGRET.

Parce qu'il vient d'avoir une colère, mais une colère... Il faut qu'il soit fort, comme il est, pour avoir résisté.

MARGUERITE.

L'habitude.

MADAME MINGRET.

Et monsieur son père qui, en allant ce matin chez l'abbé Mureau, oublie le principal.

MARGUERITE.

Quoi donc qu'il a oublié?

MADAME MINGRET.

Êtes-vous aveugle?

MARGUERITE.

Dieu merci, non.

MADAME MINGRET.

Qu'ai-je dans les bras?

MARGUERITE.

Dans vos bras?

MADAME MINGRET.

Comment appelez-vous ce que j'ai sous le bras?

MARGUERITE.

J'en sais rien.

MADAME MINGRET.

Je crois bien, vous ne prenez pas la peine de regarder.

MARGUERITE.

Un pain de sucre. Après?

MADAME MINGRET.

Le pain de sucre à qui?

MARGUERITE.

A l'abbé Mureau. — C'est vrai.

MADAME MINGRET.

A présent, ce sera la moutarde après dîner.

MARGUERITE.

Moi à vot' place, j'y porterais pas.

MADAME MINGRET, à son fils.

Agénor.

AGÉNOR.

M'man.

MADAME MINGRET.

Que mâchez-vous, dans vos dents?

AGÉNOR.

Moi, m'man?

MADAME MINGRET.

Oui, vous.

AGÉNOR.

Je mâche rien.

MADAME MINGRET.

Pardonnez-moi, — voyons, monsieur, voyons, — ne mentez pas. — Ouvrez sa bouche. — Vous ne voulez pas...?

LE PETIT BONHOMME.

Si, maman.

MADAME MINGRET.

C'est du sucre d'orge ! — Ne cherchez pas à me le nier. D'où vous vient-il? — Qui vous l'a donné? Je veux le savoir.

LE PETIT BONHOMME.

La portière.

MADAME MINGRET.

Pourquoi avez-vous accepté, quand je vous l'avais expressément défendu de ne jamais rien prendre chez les portiers?

LE PETIT BONHOMME.

J'ai pris pour pas lui faire de la peine.

MADAME MINGRET.

Avec ça que j'y crois à votre bonté. Ça fait

peur. — Vous allez rester ici, dans la salle à manger; je n'entends pas que vous rôdiez autour de vot' frère, ce serait encore l'irriter; il n'a pas besoin de ça.

LE PETIT BONHOMME.

Oui, m'man.

MADAME MINGRET.

Et soyez sage, si c'est possible.

LE PETIT BONHOMME.

Oui, m'man.

LA BONNE, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME.

Dis donc, Marguerite ?

MARGUERITE.

Après?

LE PETIT BONHOMME.

J'ai t'y bien menti?

MARGUERITE.

Comme un ange ; t'es genti comme tout. Genti, genti !

LE PETIT BONHOMME.

Voudrais voir Lucien.

MARGUERITE.

Je te conseille pas, il est mal monté; ta mère aussi, gare les taloches! Aussi bien, voilà ton scélérat d'père qui revient, je l'entends qui trifouille dans la serrure.

LES MÊMES, MINGRET.

MARGUERITE.

Vous voilà, vieux scélérat?

MINGRET.

Je crois qu'oui.

MARGUERITE.

Vaut mieux tard que jamais.

LE PETIT BONHOMME.

M'apportes-tu quet' chose?

MINGRET.

S'agit bien de ça! — Ton frère est-il prêt?

LE PETIT BONHOMME.

C'est-il Lucien que tu veux dire?

MINGRET.

Je crois que oui; je ne t'en connais pas d'autres.

MARGUERITE.

Prêt! je vous trouve encore bon enfant; dans deux heures, et encore.

MINGRET.

Nous voilà bien.

MARGUERITE.

Quoi qui vous arrive?

MINGRET.

Il arrive que l'heure avance et qu'on communiera sans lui, voilà ce qui va arriver.

MARGUERITE.

C'est pas trop sa faute.

MINGRET.

J'en sais rien, ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai rencontré quantité de ses camarades qui se

rendaient à l'église : je me doutais si bien qu'il serait en retard...

MARGUERITE.

Parbleu !

MINGRET.

Qu'à peine éveillé je suis sorti pour ne pas avoir à subir toutes ces allées et venues qui, en définitive, n'aboutissent à rien : en voilà les conséquences.

MARGUERITE.

Figurez-vous qui va pour mett' sa culotte, crac, comme un fait exprès, pas moyen d'entrer.

MINGRET.

Ça se voit tous les jours.

MARGUERITE.

Y va pour mett' son chapeau, pas d'chapeau, c'est le vot' qu'on apporte, pas l'sien. Aussi, faut l'entend' et les jolis jurements qui fait.

MINGRET.

J'ai bien envie de faire une chose.

MARGUERITE.

Laquelle ?

MINGRET.

On ne m'a pas vu?

MARGUERITE.

Non.

MINGRET.

Si je m'en retournais.

MARGUERITE.

C'est pas une mauvaise idée.

MINGRET.

Le temps est à l'orage.

MARGUERITE.

Depuis ce matin.

MINGRET.

Je ne suis pas ici d'une bien grande utilité.

LA BONNE.

Ça, non.

MINGRET.

J'm'en vas un peu d'où je viens.

LA BONNE.

C'est pas une mauvaise idée.

MINGRET.

Le temps est à l'orage.

LA BONNE.

J'crois ben, depuis c'matin !

MINGRET.

Je prends la poudre d'escampette.

LA BONNE.

Je vous le conseille.

LE PETIT BONHOMME.

Veux aller avec toi.

LA BONNE.

J'crois ben, manquerait pu qu'ça.

MINGRET.

Je te rapporterai des bonbons.

LE PETIT BONHOMME.

Tout plein, tout plein?

MINGRET.

Oui.

LA BONNE, LE PETIT BONHOMME,
puis MADAME MINGRET.

MADAME MINGRET, dans la pièce voisine.

Marguerite!

MARGUERITE.

Voilà!

MADAME MINGRET, entrant.

Monsieur n'est pas rentré?

MARGUERITE.

Faites excuse.

MADAME MINGRET.

Où est-il?

MARGUERITE.

Monsieur?

MADAME MINGRET.

Certainement.

MARGUERITE.

Ressorti.

MADAME MINGRET.

Il ne viendra pas à la messe?

MARGUERITE.

Si, madame.

MADAME MINGRET.

Il ne vous en a pas parlé ?

MARGUERITE.

Non, madame.

MADAME MINGRET.

Il ne viendra pas. — Enfin ! ça fera un joli effet ! — Si vous rencontrez mon fils, vous ferez en sorte, mademoiselle, de ne pas lui répondre, s'il vous adressait la parole ; vous lui feriez faire des sottises.

MARGUERITE.

J'ai besoin d'y rien dire.

MADAME MINGRET.

Pas de grossièretés, s'il vous plaît.

MARGUERITE.

C'est pas moi.

MADAME MINGRET.

En voilà assez. Comme vous êtes bien venue m'aider à m'habiller ! ça fait peur.

MARGUERITE.

Je peux pas, non plus, être partout.

MADAME MINGRET.

Vous n'aurez jamais tort, je sais ça. (Se mettant à la fenêtre.) Et ce chapelier qui ne vient pas! — Mon Dieu! mon Dieu! Que je voudrais donc être à demain! Dire qu'il faut absolument que je sorte!

LA BONNE.

Pourquoi faire?

MADAME MINGRET.

Et ce cierge dont j'ai besoin pour mon fils, croyez-vous qu'il va venir tout seul? Cela n'est pas croyable.

LA BONNE.

Je peux-t'y pas y aller?

MADAME MINGRET.

Avec ça que vous avez du goût. — Vous trouviez superbes les abominations que cette fille m'a apportées!

LA BONNE.

J'aime pas dire des vilaines choses aux gens, sans ça j'vous répondrais.

MADAME MINGRET.

Vous êtes bien bonne aujourd'hui. — Allez voir un peu si mon fils n'a besoin de rien.

LA BONNE.

Où çà qu'il est, du moment?

MADAME MINGRET.

Dans sa chambre, à se recueillir. — Dites-lui bien qu'il ne s'impatiente pas, que je fais un point à sa cravate.

LA BONNE.

J'y dirai. — Dites donc, madame?

MADAME MINGRET.

Eh ben?

LA BONNE.

Mosieu a dit comme ça, que les camarades au vôtre y sont déjà rentrés à l'église.

MADAME MINGRET.

Le mien ne l'est pas, voilà la différence. J'espère qu'on ne nous fera pas la sottise de faire communier ces messieurs avant l'arrivée du mien.

LA BONNE.

Y vont se gêner aussi, aie pas peur.

MADAME MINGRET.

Tenez, laissez-moi, vous m'êtes odieuse.

LA BONNE.

Si ce n'est qu'ça, je m'en vas; d'autant que je ne demande pas mieux.

MADAME MINGRET, LES ENFANTS.

MADAME MINGRET, assise, travaillant à la cravate de son fils.

Agénor!

AGÉNOR.

Maman.

MADAME MINGRET.

Êtes-vous là?

AGÉNOR.

Oui, maman.

MADAME MINGRET.

Venez un peu, que je vous voie. Et mademoiselle vot' sœur?

AGÉNOR.

Aussi, maman.

MADAME MINGRET.

Cornélie !

CORNÉLIE.

M'man !

MADAME MINGRET.

Où êtes-vous?

CORNÉLIE.

Derrière toi.

MADAME MINGRET.

Venez ici. — Venez ici.

CORNÉLIE.

Me voilà.

MADAME MINGRET.

J'espère, mademoiselle, et vous aussi, monsieur, que vous serez convenables avec vot' frère?

LES ENFANTS.

Oui, maman.

MADAME MINGRET.

Que vous ferez en sorte de ne pas le contrarier.

LES ENFANTS.

Oui, maman.

MADAME MINGRET.

De faire toutes ses volontés.

LES ENFANTS.

Oui. maman.

MADAME MINGRET.

Si vous êtes, comme j'ai lieu de l'espérer, si vous êtes gentils et raisonnables...

LES ENFANTS.

Oui, maman.

MADAME MINGRET.

Ce sera la plus grande preuve d'affection que vous puissiez me donner.

LES ENFANTS.

Oui, maman.

MADAME MINGRET.

Nous verrons.

LE COMMUNIANT, du dehors.

Maman!

MADAME MINGRET.

C'est votre frère, n'ayons l'air de rien. Plaît-y, mon chéri?

LE COMMUNIANT.

Maman, où es-tu?

MADAME MINGRET.

Oui, mon Bibi. Par ici.

LES MÊMES, LE COMMUNIANT.

LE COMMUNIANT.

Et ma cravate?

MADAME MINGRET.

Je suis après, mon agneau chéri. — Ah mon Dieu! — Ah mon Dieu!

LES ENFANTS, effrayés.

Maman! maman!

MADAME MINGRET.

Tu as mangé, malheureux enfant! tu as mangé!

LE COMMUNIANT.

Un tout petit peu.

MADAME MINGRET.

Nous sommes perdus! Tu as encore la bouche pleine. Mon Dieu! mon Dieu! — Marguerite!

MARGUERITE, dans la pièce voisine.

On y va.

MADAME MINGRET.

Tout de suite, s'il vous plaît, Marguerite.

MARGUERITE.

Oui.

MADAME MINGRET.

Il me fallait ça pour m'achever de peindre. — Marguerite!

MARGUERITE.

Oui.

MADAME MINGRET.

Mon Dieu! mon Dieu! Que je suis donc à plaindre! — Marguerite!

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh ben! quoi? Le feu est-il à la maison?

MADAME MINGRET.

Vous avez fait manger mon fils?

MARGUERITE.

C'est lui qui l'a demandé.

MADAME MINGRET, *se renversant dans sa bergère.*

Il a mangé!

MARGUERITE.

Fallait-y l'laisser mourir de faim?

MADAME MINGRET.

Si vous aviez la moindre religion, vous sauriez qu'on ne peut communier qu'autant qu'on est à jeun.

MARGUERITE.

Quand on le peut.

MADAME MINGRET.

Allez chez l'apothicaire, il n'y a que ça qui puisse le sauver. Un vomitif. —Vous m'entendez?

MARGUERITE.

Je suis pas encore sourde, Dieu merci!

MADAME MINGRET.

Contez-lui franchement la chose, ne lui cachez rien, vite, vite, vite, dépêchez-vous; vous devriez déjà être revenue...

MARGUERITE.

Merci.

MADAME MINGRET.

Pauvre ange! — Je ne t'en veux pas, baise ta mère, baise-la, elle le mérite. — Marguerite!

MARGUERITE.

C'est pas fini?

MADAME MINGRET.

Ne lui cachez rien.

MARGUERITE.

Non.

L'ÉGLISE.

—

MADAME LANGELET, MADAME BEDORÉ, Parents, Amis, Curieux, Voisins, Voisines, etc.

MADAME LANGELET.

Vous venez, je gage pour vos enfants, pas vrai?

MADAME BEDORÉ.

Pour mes petits-enfants, le garçon à ma fille.

MADAME LANGELET.

Moi, la sienne à mon mien.

MADAME BEDORÉ.

Déjà?

MADAME LANGELET.

Dame, comptez, quand j'ai venu dans la maison, — je portais son père, ça ne nous rajeunit pas.

MADAME BEDORÉ.

J'allais vous le dire.

MADAME LANGELET.

J'y ai pas de regret.

MADAME BEDORÉ.

Ni moi.

MADAME LANGELET.

On était plus heureux alors qu'on ne l'est aujourd'hui ; les loyers, d'abord, étaient pas ce qu'ils sont, la viande non plus.

MADAME BEDORÉ.

Les hommes n'étaient pas si méchants, rendons-leur cette justice.

MADAME LANGELET.

Qui nous aurait dit que nos enfants, s'entend, les enfants de nos enfants...

MADAME BEDORÉ.

Oui !

MADAME LANGELET.

Feraient un jour leur première communion.

MADAME BEDORÉ.

Je ne l'aurais pas cru.

MADAME LANGELET.

Faut dire aussi que de demeurer, comme nous demeurons, pour ainsi dire dans le même quartier, ça y a beaucoup contribué.

MADAME BEDORÉ.

J'allais vous le dire.

MADAME LANGELET.

Dites donc?

MADAME BEDORÉ.

Plaît-y?

MADAME LANGELET.

Je crois qu'à présent y vont pas tarder, nos héritiers.

MADAME BEDORÉ.

Il est temps; songez qui sont à jeun depuis le matin; je crains toujours de la voir tomber d'*ilalition*.

MADAME LANGELET.

J'ai pas d'aut'craint'.

MADAME BEDORÉ.

Nous tourmentons plus, les voilà.

MADAME LANGELET.

Vous me croirez si vous voulez...

MADAME BEDORÉ.

Vous savez, j'vous crois toujours.

MADAME LANGELET.

Non, mais laissez-moi vous dire...

MADAME BEDORÉ.

Dites, le ciel vous écoute.

MADAME LANGELET.

Dire que ma petite est là, *auilleurs* de me faire plaisir...

MADAME BEDORÉ.

Ça vous tire l'estomac.

MADAME LANGELET.

Oui ; et à vous?

MADAME BEDORÉ.

La même chose.

MADAME LANGELET.

Si j'osais, j'pleurerais.

MADAME BEDORÉ.

Pleurez, pleurez, vous gênez pas, ça fait pas d'mal, quand c'est d'bon cœur, c'est souvent les *ners*.

LE BEDEAU.

Descendez, mesdames, descendez, on ne monte pas sur les chaises.

MADAME BEDORÉ.

Le fait est qu'il a raison, nous ne sommes pas ici au *spectaque*.

UNE MÈRE.

J'en ai pas pour longtemps.

LE BEDEAU

C'est défendu ; descendez.

LA MÈRE.

Le temps de voir passer ma fille.

DEUXIÈME BEDEAU.

Vous avez pas le droit : descendez.

MADAME BEDORÉ.

La voyez-vous, comme a *s'ostine*.

MADAME LANGELET.

Il a pas l'air d'y vouloir céder, mosieu Lemery.

MADAME BEDORÉ.

Il y cédera pas non plus.

MADAME LANGELET.

Qui donc qu'c'est ?

MADAME BEDORÉ.

Vous la reconnaissez pas ?

MADAME LANGELET.

Comment voulez-vous que je la reconnaisse, je vois que son derrière.

MADAME BEDORÉ.

La marchande de parapluies !

MADAME LANGELET.

J'aurais dû m'en douter.

MADAME BEDORÉ.

Madame l'Embarras.

MADAME LANGELET.

Chaque fois que j'la rencontre au marché ou ailleurs, je m'sauve.

MADAME BEDORÉ.

Eh ben! regardez comme le monde n'est pas juste, plus de vingt personnes, là-bas, de montées sus les chaises.

MADAME LANGELET.

Guère possible autrement, sans ça, pas moyen de voir ses enfants.

MADAME BEDORÉ.

Plus souvent qui va avoir le dos tourné, m'sieu Lemery, que j'vas m'gêner, vous allez voir comme j'vas pas monter.

MADAME LANGELET.

Sans compter que j'vas faire la même chose.

MADAME BEDORÉ.

Y a qu'les honteux qui perdent, encore un mot d'ma mère.

MADAME LANGELET.

Savez-vous qu'c'est tout d'même un joli spec-

tacle, que toutes ces petites filles en blanc.

MADAME BEDORÉ.

N'est-ce pas? — Où ça donc qu'est la vôtre, que j'voudrais tant la voir! Où ça qu'elle est?

MADAME LANGELET.

Avec sa pension.

MADAME BEDORÉ.

C'est pas sa pension qu'a des ceintures chamois?

MADAME LANGELET.

Non, bleu ciel; tenez, on la voit d'ici.

MADAME BEDORÉ.

Où ça?

MADAME LANGELET.

Derrière le pilier.

MADAME BEDORÉ.

Je ne vois rien.

MADAME LANGELET.

A présent?

MADAME BEDORÉ.

Pas davantage.

MADAME LANGELET.

Qui me sourit en passant.

MADAME BEDORÉ.

C'est là vot'petite?

MADAME LANGELET.

Oui; vous reconnaissez pas les yeux du père?

MADAME BEDORÉ.

Je les ai pas présents.

MADAME LANGELET

Comme si qu'on les avait arrachés de sa figure! — A-t-elle un assez joli cierge!

MADAME BEDORÉ.

La petite qu'est devant me l'cache.

MADAME LANGELET.

C'est vrai, elle est toujours devant elle, c'te petite carabosse-là!

MADAME BEDORÉ.

C'est-y pas la fille à la Baudry?

MADAME LANGELET.

La fille à mamselle Baudry, vous y êtes.

MADAME BEDORÉ.

Et on fait communier ça avec les nôtres.

MADAME LANGELET.

Qu'est-ce que vous voulez? est-ce que tous les rangs sont pas confondus?

MADAME BEDORÉ.

J'allais le dire.

MADAME LANGELET.

J'en ai là pour treize francs, de mon cierge et des accessoires, sans boire ni manger.

MADAME BEDORÉ.

Ça fait plaisir d'avoir des enfants...

MADAME LANGELET.

Pas à moi.

MADAME BEDORÉ.

Mais ça coûte cher.

MADAME LANGELET.

Je vas vous dire, mon garçon aurait aussi ben été une demoiselle, j'y aurais pas regardé: mais des polissons qu'auraient fait de leur cierge un déjeuner, merci, je trouve que le prix que j'y ai mis, c'est ben satisfaisant.

MADAME BEDORÉ.

Vous avez eu parfaitement raison; comme moi pour ma petite, j'en aurais trouvé à vingt-deux sous, elle en aurait un de vingt-deux sous; j'aime déjà pas tant les prêtres.

MADAME LANGELET.

Vous savez ce que j'en pense!

MADAME BEDORÉ.

Taisons-nous. — Toujours c'te satanée p'tite bossue devant la mienne, on ne la voit pas.

MADAME LANGELET.

Voyez-vous sa mère. à la p'tite?

MADAME BEDORÉ.

Parbleu! a fait assez d'tapage avec ses toilettes!

MADAME LANGELET.

Où ça?

MADAME BEDORÉ.

Là-bas, à vot'droite, cont'la chapelle d'la Vierge.

MADAME LANGELET.

Avec des plumes sus la tête.

MADAME BEDORÉ.

Des marabouts, madame, des marabouts, si vous plaît.

MADAME LANGELET.

Je veux bien; mais vous m'avouerez, pas moins, qu'ça vous a un faux air de plumes.

MADAME BEDORÉ.

Si on n'dirait pas eune duchesse!

MADAME LANGELET.

Des duchesses comme ça, j'les attend à l'hôpital.

MADAME BEDORÉ.

Pas toujours, y en a d'aucunes que ça leur z'est ben dû. Celle-ici, j'me suis laissé dire, a fait du bien.

MADAME LANGELET.

A qui qu'alle en a fait? — Citez m'en n'un!

MADAME BEDORÉ.

Vous m'en demandez trop.

MADAME LANGELET.

Non, c'est qu'c'est vrai, toutes ces princesses-là on en fait des vertus; c'est comme ça qu'on nous traite de bourgeoises et de *pot*-au-feu.

MADAME BEDORÉ.

Elle a été bonne à ses parents.

MADAME LANGELET.

A tout le monde, si vous le prenez par là. — T'nez, les entendez-vous, les garçons, en font t'y n'un vacarme! L'mien n'doit point n'èt' l'dernier. Les v'là, les v'là!

MADAME BEDORÉ.

Vous ne voyez pas le vôtre?

MADAME LANGELET.

Pas core... si. si, faites excuse, je l'vois.

MADAME BEDORÉ.

Où ça qu'il est?

MADAME LANGELET.

Tout à côté d'un gilet jaune.

MADAME BEDORÉ.

Où prenez-vous un gilet jaune?

MADAME LANGELET.

Qui s'mouche.

MADAME BEDORÉ.

Je l'vois.

MADAME LANGELET.

A t'y assez l'air d'un brigand !

MADAME BEDORÉ.

Attendez donc qu'on vous l'dise, vous êtes tou-

jours à prend' les devants, vous z'en pensez point n'un mot.

MADAME LANGELET.

Non, j'vous jure, celui-là fait exception.

MADAME BEDORÉ.

Comme tous les garçons.

MADAME LANGELET.

Au fait, y n'est pas pus mauvais qu'un aut'.

MADAME BEDORÉ.

Qu'est-ce que j'vous dis. — T'nez, t'nez, regardez donc, là-bas, l'joli commerce qui font?

MADAME LANGELET.

Quoi donc?

MADAME BEDORÉ.

Y s'amusent à s'verser la bougie d'leurs cierges les uns sur les aut's.

MADAME LANGELET.

Est-y Dieu possible!

MADAME BEDORÉ.

R'gardez; j'invente rien.

MADAME LANGELET.

J'm'en vas un peu voir au mien.

MADAME BEDORÉ.

Si vous pouvez passer; je vous l'promets pas.

UNE VOISINE.

Pardon, madame, si je vous interromps.

MADAME BEDORÉ.

Faites, madame.

LA VOISINE.

C'est pas qu'elle *soye* incommodée, cette dame, qu'a s'en va?

MADAME BEDORÉ.

Non, madame; seulement qu'alle est allé voir après son garçon.

LA VOISINE.

Tant mieux! C'est qu'vous savez, des fois, par la chaleur...

MADAME BEDORÉ.

Oui, madame.

LA VOISINE.

D'autant qui fait excessif, *aujord'hui.*

MADAME BEDORÉ.

Oui, madame.

LA VOISINE.

Excusez.

MADAME BEDORÉ.

Y a pas d'quoi.

MADAME LANGELET.

Me revoilà.

MADAME BEDORÉ.

Eh ben?

MADAME LANGELET.

Mon garçon n'a rien.

MADAME BEDORÉ.

Tant mieux.

MADAME LANGELET.

C'est le petit au pâtissier, par exemple, il en est couvert! J'en suis pas fâchée.

MADAME BEDORÉ.

Pourquoi ça?

MADAME LANGELET.

Des gens de rien, qu'habillent leur garçon comme un prince; ça fait suer!

MADAME BEDORÉ.

On sue ben sans ça, aie pas peur.

MADAME LANGELET.

Mon garçon qu'a commencé.

MADAME BEDORÉ.

Vous croyez?

MADAME LANGELET.

On me l'a dit.

VOIX AU LOIN.

A la garde! — A la garde!

MESDAMES LANGELET ET BEDORÉ.

Qu'est qu'c'est qu'ça?

D'AUTRES VOIX.

Mais c'est une horreur! — Dans l'église!

MADAME LANGELET.

Vous reconnaissez pas la personne?

VOIX AU LOIN.

Portez pas la main sus moi, j'vous l'défends.

MADAME BEDORÉ.

Vous reconnaissez qui?

MADAME LANGELET.

Parbleu ! madame Mingret.

MADAME BEDORÉ.

Pas possible !

MADAME LANGELET.

Tenez, la voyez-vous?

MADAME BEDORÉ.

T'nez tout l'monde sus les chaises.

UNE COMMÈRE.

Pasce qu'elle a un chapeau, on la mettra pas au violon, aie pas peur.

DEUXIÈME COMMÈRE.

On peut pas aller chercher la garde.

MADAME MINGRET.

Si mon mari était là on me rendrait justice.

VOIX DANS LA FOULE.

A la porte! à la porte!

MADAME LANGELET.

Comme au spectacle.

MADAME BEDORÉ.

Que lui a-t-on fait?

MADAME LANGELET.

Je n'sais rien.

MADAME BEDORÉ.

On va avoir une attaque, ça c'est sûr et certain.

UNE VOISINE.

Bon! la v'là par terre!

DEUXIÈME VOISINE.

Comme une masse.

MADAME BEDORÉ.

On l'emmène à la sacristie.

MADAME LANGELET.

Pourquoi pas à la préfecture?

UNE MARCHANDE.

Comme vous y allez, à la préfecture!

MADAME LANGELET.

Dame! pourquoi qu'a trouble la cérémonie?

LA MARCHANDE.

A trouble rien. Je la connais bien, c'te dame-là: c'est moi qui la fournis.

MADAME LANGELET.

C'est différent.

LA MARCHANDE.

A sa place j'en aurais fait autant et même plus.

MADAME BEDORÉ.

V'là toute la cérémonie en l'air. — Mais que peut-il lui être arrivé?

LA MARCHANDE.

Il y est arrivé qu'on a donné le cierge de son

garçon à un aut', un cierge de cinquante francs.

MADAME BEDORÉ.

Cinquante francs !

LA MARCHANDE.

A ce qu'on prétend, j'vous l'donne comme on me l'a dit. Dame, c'te femme est furieuse; elle l'a redemandé, on y a répondu qu'on pouvait pas interrompre la cérémonie, et voilà! Êtes-vous contente?

MADAME LANGELET.

C'est pas une raison pour faire ce qu'a fait.

LA MARCHANDE.

Si les injustices vous révoltent pas, je vous souhaite le bonjour.

MADAME LANGELET.

Au plaisir de vous voir.

LA PÉNITENCE

LA PÉNITENCE

LA SALLE A MANGER DE MADAME BRIDAULT

MADAME BRIDAULT, dans sa chambre, DÉSIRÉE, dans sa cuisine.

MADAME BRIDAULT.

Désirée !

DÉSIRÉE.

Oui !

MADAME BRIDAULT.

On sonne.

DÉSIRÉE.

J'entends bien.

MADAME BRIDAULT.

Ouvrez, je suis en chemise.

DÉSIRÉE.

Moi aussi. (On sonne.) Faut donc que j'y aille?

MADAME BRIDAULT.

Ça m'fera plaisir.

DÉSIRÉE.

J'y vas.

MADAME BRIDAULT.

Dites que nous n'y sommes pas, que nous n'y sommes pour personne, lors même que ça serait le Grand Turc! ce que je ne crois pas. (On sonne de nouveau.)

DÉSIRÉE, puis MONSIEUR GUICHARD.

DÉSIRÉE.

Voilà! voilà! (On sonne de nouveau.) On y va. (Traversant la salle à manger.) Tant pis si vous vous fâchez, j'peux pas aller pu vite. (Ouvrant la porte.) Tiens! C'est vous? — En v'là une, de surprise!

M. GUICHARD.

Monsieur Bridault?

DESIRÉE.

Oui, m'sieu.

M. GUICHARD.

Il est chez lui?

DÉSIRÉE.

Pas du moment.

M. GUICHARD.

Il serait sorti?

DÉSIRÉE.

J'vous ai dit qu'oui.

M. GUICHARD.

Voilà qui est plaisant.

DÉSIRÉE.

Vous trouvez?

M. GUICHARD.

Il m'a donné rendez-vous entre neuf et dix. (Tirant sa montre.) Voyez, moins cinq minutes.

DÉSIRÉE.

Que voulez-vous que j'vous dise?

M. GUICHARD.

Ils ne sont point indisposés?

DÉSIRÉE.

Vous le direz à personne?

M. GUICHARD.

Non certes, si c'est un secret que vous voulez bien me confier...

DÉSIRÉE.

On les a mis en pénitence.

M. GUICHARD.

En pénitence?

DÉSIRÉE.

Par rapport au carême. Y êtes-vous?

M. GUICHARD.

Parfaitement. Ils font pénitence?

DÉSIRÉE.

Oui.

M. GUICHARD.

En ont-ils pour longtemps?

DÉSIRÉE.

Y finissent la semaine prochaine.

M. GUICHARD.

Très-bien; mais comme je ne puis attendre jusque-là, serez-vous assez bonne pour leur dire que je suis venu? Vous savez mon nom? Monsieur Guichard.

DÉSIRÉE.

C'est vous qu'a évu un singe?

M. GUICHARD.

Précisément.

DÉSIRÉE.

Vous l'avez toujours?

M. GUICHARD.

Toujours.

DÉSIRÉE.

En v'là une idée!

M. GUICHARD.

Votre très-humble...

DÉSIRÉE.

Vous aussi.

DÉSIRÉE, seule

Comme c'est gentil de pas recevoir un pauvre bonhomme qui vient de si loin, faut vraiment pas avoir de cœur. Y méritent ben qu'on les méprise.

MADAME BRIDAULT, dans la pièce voisine.

Désirée !

DÉSIRÉE.

Oui !

DÉSIRÉE, MADAME BRIDAULT.

MADAME BRIDAULT, entrant.

Êtes-vous là ?

DÉSIRÉE.

J'en ai peur.

MADAME BRIDAULT.

Qui vient de venir ?

DÉSIRÉE.

Vous savez, le mosieu au singe.

MADAME BRIDAULT.

Papa Guichard?

DÉSIRÉE.

Oui.

MADAME BRIDAULT.

Il nous a demandés?

DÉSIRÉE.

Parbleu!

MADAME BRIDAULT.

Vous lui avez dit que nous n'y étions pas?

DÉSIRÉE.

J'y ai dit.

MADAME BRIDAULT.

Il n'a pas fait de réflexions?

DÉSIRÉE.

Il a seulement dit que c'était plaisant.

MADAME BRIDAULT.

Pas aut' chose!

DÉSIRÉE.

Si fait, que mosieu y avait donné rendez-vous.

MADAME BRIDAULT.

C'est le tort qu'il a eu : il n'en fait jamais d'autres, monsieur ; il savait pourtant bien qu'il avait affaire.

DÉSIRÉE.

Quelle affaire donc qu'il a ?

MADAME BRIDAULT.

Ça ne vous regarde pas.

DÉSIRÉE.

Comme si je ne savais jamais tout ce qui se passe ici ?

MADAME BRIDAULT.

Vous savez que vous ne savez rien, voilà tout ce que vous savez.

DÉSIRÉE.

Ça n'empêche que si madame apprenait les tas de choses qu'on débite sur son compte, ça l'y ferait pas plaisir.

MADAME BRIDAULT.

Et que peut-on dire sur mon compte? — Ai-je jamais rien fait de répréhensible?

DÉSIRÉE.

Quand madame voudra, j'y dirai.

MADAME BRIDAULT.

Cela n'est pas nécessaire. — Heureusement pour moi, j'ai su depuis longtemps me mettre au-dessus des potains et m'en suis toujours admirablement trouvée. Si monsieur Bridault partageait ma manière de voir, nous serions les gens les plus heureux du monde, mais nous sommes loin de l'être, la faute à qui? Pas la mienne.

DÉSIRÉE.

Au fond, il est pas malheureux, dans ce qu'il est.

MADAME BRIDAULT.

Comme tous les égoïstes.

DÉSIRÉE.

Vous êtes pas non plus raisonnable.

MADAME BRIDAULT.

Qu'est-ce à dire?

DÉSIRÉE.

Dame, c'est vrai, y fait, c't'homme, tout c'qui peut pour vous faire plaisir, jamais vous n'êtes contente.

MADAME BRIDAULT.

Vous ne savez ce que vous dites.

DÉSIRÉE.

Depuis plus d'quinze jours qu'vous l'tenez comme dans n'eune boîte, à n'jamais sortir qu'pour aller à sa messe, croyez-vous qu'ça y soit bon, puissant comme il est!

MADAME BRIDAULT.

Taratata, des navets, pour me servir d'une locution qui vous est familière; faut ben croire que ce régime-là lui convient, puisqu'il s'y conforme.

DÉSIRÉE.

Comme un chat qu'on fouette.

MADAME BRIDAULT.

Vous ne supposez pas, je pense, qu'il ira s'imposer des sacrifices, il ne m'en a jamais fait quand j'étais plus jeune; ce n'est pas à présent qu'il s'y mettrait, je ne le crois pas; d'ailleurs, je ne le lui ai pas demandé, et j'ai eu raison, je m'en félicite tous les jours.

DÉSIRÉE.

Et quand c'que vous y donnez la clef des champs?

MADAME BRIDAULT.

D'hier en huit, pas avant.

DÉSIRÉE.

Ça n'doit pas laisser que d'vous amuser d'rester si longtemps en pénitence.

MADAME BRIDAULT.

Parce que nous le voulons bien.

DÉSIRÉE.

Après, du moment qu'ça vous amuse...

MADAME BRIDAULT.

Énormément. Absolument comme si nous prenions un bain.

DÉSIRÉE.

Vot' époux aussi?

MADAME BRIDAULT.

Il passerait sa vie dans l'eau. — D'ailleurs, ça vous lave de toutes les infamies que vous pouvez avoir dàns le corps, de toutes les souillures, en général.

DÉSIRÉE.

Tiens, tiens, tiens !

MADAME BRIDAULT.

C'est ce que l'on appelle se mortifier, et ces pénitences que nous nous imposons sont autant de mortifications que nous subissons; et si vous aviez pour vos maîtres l'ombre d'une affection quelconque, si vous les aimiez...

DÉSIRÉE.

Je les aime comme y m'aiment, ne plus, ne moins.

MADAME BRIDAULT.

Voici une belle occasion de le leur prouver, en faisant comme nous, en rentrant en vous-même.

DÉSIRÉE.

Mon Dieu, à l'heure qu'il est, j'aurais beau faire, je ne sangerais pas, j'suis ben trop vieille.

MADAME BRIDAULT.

On essaye.

DÉSIRÉE.

Je ne dis pas.

MADAME BRIDAULT.

Il est de fait que si l'on n'apprenait pas à lire, on ne le saurait jamais.

DÉSIRÉE.

Dites donc, madame.

MADAME BRIDAULT.

Qu'est-ce que vous voulez?

DÉSIRÉE.

Puisque d'ici huit jours je ne vas avoir guère à faire...

MADAME BRIDAULT.

Eh ben?

DÉSIRÉE.

Madame pourrait ben m'laisser aller un peu voir ma mère.

MADAME BRIDAULT.

Je n'en vois pas la nécessité.

DÉSIRÉE.

Elle est enrhumée.

MADAME BRIDAULT.

On en guérit. D'ailleurs, vous étiez encore, il n'y a pas trois semaines, auprès de madame vot' mère: ce sont autant de prétextes à des parties, à des noces et à des orgies que je ne saurais encourager.

DÉSIRÉE.

Eh ben, merci!

MADAME BRIDAULT.

Et si vous voulez que je vous parle franchement, je ne m'en soucie pas.

DÉSIRÉE.

C'est pas mame Trocquat qui refuserait une chose comme ça à ses domestiques.

MADAME BRIDAULT.

Pourquoi? Parce que madame Trocquat s'est mise dans le cas de leur accorder tout ce qu'ils demandent; si j'étais, comme elle, à pot et à rôt avec mes gens, je pourrais aussi leur faire des concessions. Dieu merci, je n'en suis pas logée là, aussi n'en ferai-je pas, je dis plus, la tête sur l'échafaud, on ne m'en ferait faire.

DÉSIRÉE.

En voilà des personnes qui leux mortifient.

MADAME BRIDAULT.

Et en quoi, s'il vous plaît, se mortifient-ils mieux que nous?

DÉSIRÉE.

Depuis qui sont en pénitence chez mame Trocquat...

MADAME BRIDAULT.

Eh bien?

DÉSIRÉE.

Les bonnes ne font plus rien; y se reposent.

MADAME BRIDAULT.

Ça vous irait.

DÉSIRÉE.

Laissez-moi vous finir; c'est madame qui nettoye ses souliers, ceux des bonnes aussi.

MADAME BRIDAULT.

Vous ne me ferez jamais croire ça.

DÉSIRÉE.

A fait ses [illegible]ts, ses appartements, balaye, va au marché tandis que lès domestiques s'amusent, se promènent ou autrement, a leur dit rien, au contraire; oui, madame, tout l'temps qu'dure sa pénitence.

MADAME BRIDAULT.

Je crois, certes, remplir mes devoirs aussi religieusement que qui que ce soit au monde, mais je crois que les interpréter comme le fait cette dame, c'est tomber dans l'exagération.

DÉSIRÉE.

Son mari aussi.

MADAME BRIDAULT.

De sa part, ça ne m'étonne pas.

DÉSIRÉE.

Et jamais grondés, les domestiques.

MADAME BRIDAULT.

Ça fait leur éloge.

DÉSIRÉE.

Pas plus qu'sus la main.

MADAME BRIDAULT.

Vous n'avez plus rien à me dire ?

DÉSIRÉE.

Pas pour le moment.

MADAME BRIDAULT, tournant les talons.

Au plaisir de vous voir.

DÉSIRÉE, puis BRIDAULT.

DÉSIRÉE.

Alle a beau dire, avec toutes ses singeries, alle

en deviendra pas ni meilleure, ni moins bête, son homme aussi. — Pus souvent qu'a va rester huit jours encore sans faire de méchancetés, j't'en casse! A sait donc pas, la *malheureuse*, à quoi qu'a s'engage! (On frappe à la porte.)

DÉSIRÉE.

Entrez!

BRIDAULT.

Brr! brr!

DÉSIRÉE.

Tiens, c'est vous?

BRIDAULT.

Brr! brr! je suis glacé! Ma femme n'est pas ici?

DÉSIRÉE.

All' en sort.

BRIDAULT.

Je profite d'un moment où je ne l'entends pas pour venir un peu me chauffer. Brr! brr! je meurs de froid.

DÉSIRÉE.

Voyons, chauffez-vous.

BRIDAULT.

Brr! brr! Et de faim. Brr!

DÉSIRÉE.

Faut avouer que vous êtes encore d'une bonne pâte.

BRIDAULT.

N'est-ce pas? Brr! Brr!

DÉSIRÉE.

Vous laisser comme ça mett' en pénitence, à vot' âge!

BRIDAULT.

Tout ça pour avoir la paix. Brr!

DÉSIRÉE.

Sans compter que ça vous a ben réussi.

BRIDAULT.

Je crois, néanmoins, que cette fois, malgré la meilleure volonté du monde, il me sera impossible d'aller jusqu'au bout, non, c'est au-dessus de mes forces. — Brr! brr!

DÉSIRÉE.

Tenez.

BRIDAULT.

Que m'apportes-tu là?

DÉSIRÉE.

Dame! faut vous contenter de ça... j'vas pu à la boucherie, vous savez, c'est des confitures.

BRIDAULT.

Brr! Faut bien en passer par là. Brr!

DÉSIRÉE.

Pauvr' homme! mais vous dévorez!

BRIDAULT.

Crois-tu qu'elle ne viendra pas?

DÉSIRÉE.

Faut l'espérer. — Dites donc?

BRIDAULT.

Plaît-il?

DÉSIRÉE.

Je ne sais pas, mais je m'aperçois guère de *sangement* chez elle.

BRIDAULT.

C'est encore si frais, attendons.

DÉSIRÉE.

A vient de crier encore après moi, tout comme auparavant.

BRIDAULT.

Chez elle le fond n'est pas mauvais.

DÉSIRÉE.

Pas déjà si bon. non plus. Mais buvez donc, buvez donc, ça n'a pas de bon sens, vous allez vous étouffer. — A la bonne heure. — Dites donc?

BRIDAULT.

Plaît-y ?

DÉSIRÉE.

Si vous n'étiez pas autant bon enfant comme vous êtes, y a beau jour que j'aurais raconté à tout le monde les bêtises qu'a vous fait faire : pour le coup qu'on aurait ri !

BRIDAULT.

Mon Dieu, je ne m'y oppose pas; il y a longtemps que j'en ai pris mon parti.

DÉSIRÉE.

Et le père Guichard, qu'est venu à c'matin : c'est ça qu'est drôle!

BRIDAULT.

Guichard est venu?

DÉSIRÉE.

Y aviez-vous pas dit?

BRIDAULT.

C'est vrai. Je l'avais tout à fait oublié, diable m'emporte!

DÉSIRÉE.

Eh ben! eh ben!

BRIDAULT.

Quoi?

DÉSIRÉE.

Qu'est-ce donc qu'vous dites, v'là qu'vous jurez à présent?

BRIDAULT.

J'ai juré?

DÉSIRÉE.

Bé dame!

BRIDAULT

Je n'y pensais plus.

DÉSIRÉE.

Vous vous feriez des belles affaires, si vot'épouse vous entendait!

BRIDAULT.

J'crois, décidément, avoir entrepris au-dessus de mes forces.

DÉSIRÉE.

Voulez-vous un second pot?

BRIDAULT.

Merci, bien obligé.

DÉSIRÉE.

Vous gênez pas, all'en saura rien; c'est ma réserve.

BRIDAULT.

Eh ben, volontiers. — Elle n'a rien pris ce matin?

DÉSIRÉE.

J'y ai vu rien prendre. — C'est pas eune raison; pu fin qu'elle n'est pas un imbécile.

BRIDAULT.

Pauv' chatte! Elle fait ce qu'elle peut.

DÉSIRÉE.

A ça près qu'a peut pu maigrir; mais vous, avec le régime qu'on vous fait suivre, vous allez t'être fondu, qu'on sera pas fichu d'vous reconnaître. — Eh ben?

BRIDAULT.

Ça commence à bien faire. — Dis donc?

DÉSIRÉE.

De quoi?

BRIDAULT.

Elle ne t'a rien dit, ce matin?

DÉSIRÉE.

Si, toujours sa rengaine, qui *follait* faire un retour sus moi-même, tâcher de devenir meilleure.

BRIDAULT.

Que lui as-tu répondu?

DÉSIRÉE.

Que j'verrais, si ça y réussissait; mais comme j'y ai dit, j'crains ben qu'alle en *soye* pour ses frais.

BRIDAULT.

Nous n'en savons rien encore.

DÉSIRÉE.

Tant qu'à vous, vous êtes aussi bon tout comme auparavant, j'vous l'ai déjà dit, vous n'avez qu'un tort.

BRIDAULT.

Lequel?

DÉSIRÉE.

D'vous laisser mener par le bout du nez.

BRIDAULT.

Il y a si longtemps...

DÉSIRÉE.

Quand ça n'serait que pour faire taire les langues.

BRIDAULT.

Il y a beau jour que les langues ne me font plus rien.

DÉSIRÉE.

Soyez donc pas *sans cœur* comme ça. — A vous fini?

BRIDAULT.

Dieu merci! — Ces confitures m'ont fait du bien. — Désirée?

DÉSIRÉE.

Eh ben?

BRIDAULT.

Tu n'en diras rien?

DÉSIRÉE.

Parbleu!

BRIDAULT.

A tantôt.

DÉSIRÉE.

N'à revoir.

DÉSIRÉE, seule.

Et c'est un homme, un homme de c't'âge-là, qui fait des bêtises pareilles! Et ça mange du pain!

DÉSIRÉE, MADAME BRIDAULT.

MADAME BRIDAULT, de la pièce voisine.

Désirée !

DÉSIRÉE.

Oui !

MADAME BRIDAULT, entrant.

Qu'avez-vous fait de mon mari?

DÉSIRÉE.

Me l'avez-vous donné à garder?

MADAME BRIDAULT.

Je ne vois pas pourquoi, mademoiselle, étant convenable et polie comme je *la* suis, vous ne seriez pas la même chose.

DÉSIRÉE.

Y a pas de malhonnêteté là-dedans.

MADAME BRIDAULT.

Pardonnez-moi, vous pourriez me répondre tout autrement que vous ne le faites. Au surplus, si je n'obtiens pas un résultat aussi satisfaisant

que je le désire de ma pénitence, ce sera uniquement à vous que j'en serai redevable.

DÉSIRÉE.

Moi !

MADAME BRIDAULT.

A qui donc, si ce n'est à vous ? — Ce n'est certes pas à mon mari, qui depuis huit jours ne m'a pas dit un mot. Il est admirable, on dirait un homme empaillé ; je le trouve sublime.

DÉSIRÉE.

Et moi donc !

MADAME BRIDAULT.

Pas de persiflage, je vous en prie, je ne les aime pas. Dites-moi?

DÉSIRÉE.

Après ?

MADAME BRIDAULT.

J'avais cru devoir ne pas manger ce matin.

DÉSIRÉE.

V'là qu'vous voulez manger?

MADAME BRIDAULT.

J'éprouve le besoin de prendre quelque chose, j'ai mon estomac sur les talons.

DÉSIRÉE.

Que voulez-vous que je vous fasse?

MADAME BRIDAULT.

La première chose venue, ce que vous voudrez. Vous avez du café?

DESIRÉE.

Jamais; si vous voulez, j'en vas faire.

MADAME BRIDAULT.

Ce n'est pas la peine. — Avez-vous encore des confitures?

DÉSIRÉE.

Non, madame.

MADAME BRIDAULT.

Comment, non?

DÉSIRÉE.

Non, madame.

MADAME BRIDAULT.

Et ce pot que j'ai entamé hier, qu'est-il devenu? qu'en avez-vous fait?

DÉSIRÉE.

C'est pas moi.

MADAME BRIDAULT.

Moi non plus. — Mais quel trait de lumière! serait-ce monsieur, par hasard?

DÉSIRÉE.

J'en sais rien.

MADAME BRIDAULT.

Aurait-il mangé mes confitures?

DÉSIRÉE.

Je ne vous dirai pas.

MADAME BRIDAULT.

Par ma foi, j'étais bien bonne!

DÉSIRÉE.

S'il avait faim!

MADAME BRIDAULT.

Moi aussi, j'avais faim et je suis une femme. — Il faut qu'il soit bien personnel, bien lâche, bien égoïste ! — Il mangeait ! — Quand c'était pour lui, pour lui seul au monde, que je combattais, que je cherchais à me rendre meilleure, plus digne de lui, en un mot.

DÉSIRÉE.

C'était ben la peine.

MADAME BRIDAULT.

Monsieur mangeait ! Décidément j'en ai trop fait, je n'en ferai plus de sacrifices, c'est de la duperie. Qu'y ai-je gagné, en définitive, je vous le demande?

DÉSIRÉE.

J'en sais rien.

MADAME BRIDAULT.

J'ai toujours été trop bonne. — Ne ricanez pas.

DÉSIRÉE

Moi ?

MADAME BRIDAULT.

Je ne veux plus l'être, et pour commencer, vous allez me faire le plaisir de monter chez monsieur et de me l'amener, mort ou vif, il me le faut. Vous m'entendez, j'en ai besoin.

DÉSIRÉE.

Je veux bien.

MADAME BRIDAULT.

Je veux voir s'il aura le front de nier ses méfaits.

DÉSIRÉE.

Dînerez-vous, de c't'affaire-là?

MADAME BRIDAULT.

Parfaitement. Mais plus je réfléchis, plus je trouve sa conduite, à monsieur mon mari, sale, malpropre et dégoûtante, voilà ce qu'elle est. — Vous allez m'aller à la boucherie.

DÉSIRÉE.

Aujourd'hui ?

MADAME BRIDAULT.

A l'instant même.

DÉSIRÉE.

Vous n'y pensez pas !

MADAME BRIDAULT.

Vous avez raison. — Je ne sais en vérité plus ce que je dis, je suis folle, diable m'emporte, je suis folle !

DÉSIRÉE.

Bon ! v'là qu'vous jurez, à présent ?

MADAME BRIDAULT.

C'est votre faute.

DÉSIRÉE.

Ma faute ? En v'là une bonne, par exemple ! c'est ma faute !

MADAME BRIDAULT.

Je n'ai plus la tête à moi.

DÉSIRÉE.

C'est pas d'hier.

MADAME BRIDAULT.

Vous n'irez donc pas à la boucherie.

DÉSIRÉE.

C'est convenu.

MADAME BRIDAULT.

Mais au marché...

DÉSIRÉE.

Quoi faire?

MADAME BRIDAULT.

Vous demanderez à ma marchande un joli plat de poisson, bien frais, pas trop cher, vous m'entendez?

DÉSIRÉE.

Parbleu!

MADAME BRIDAULT.

Avec des pommes de terre sautées, et je renonce à ma conversion.

DÉSIRÉE.

J'en étais sûre.

MADAME BRIDAULT.

Taisez-vous. — Et plus tard, nous verrons.

Dans tous les cas, je n'ai rien à me reprocher; j'ai fait tout ce qu'il était humainement possible de faire.

DÉSIRÉE.

Eh ben?

MADAME BRIDAULT.

Eh ben, quoi? Je n'ai pas réussi.

L'EXTRÊME-ONCTION

L'EXTRÊME-ONCTION

LA SCÈNE EST CHEZ LE MORIBOND, A PARIS.

Le rire se mêle aux larmes dans toutes les choses de ce bas monde, et le rire n'est pas toujours le moins triste des deux.

SHAKSPEARE.

SCÈNE PREMIÈRE

LA GARDE-MALADE, UNE VOISINE.

LA VOISINE.

Depuis deux heures que nous sommes là, à dire des bêtises et à en faire, je suis encore à vous demander des nouvelles du voisin. — Comment qui va?

LA GARDE.

Pas fort, il est ben bas. J'ai jamais évu autant

d'mal après que'qu'un. T'nez, comme vous êtes eune honnête femme, v'là la première fois, depuis vingt-quatre heures, que je pose mon derrière sur eune chaise.

LA VOISINE.

Ça, j'vous crois ; et sa demoiselle est-elle venue?

LA GARDE.

N'm'en parlez pas. Quand alle est ici, pas moyen qu'a s'en aille ; il était deux heures du matin, j'l'avais encore sus les bras.

LA VOISINE.

Vous savez, nous avons des personnes pus ou moins attachées à leurs père et mère.

LA GARDE.

Je n'vas pas n'a l'encontre, mais comme j'y ai dit : dans tout faut d'la raison ; vous voulez passer toutes les nuits auprès d'vot' papa, j'suis loin d'trouver ça mauvais, c'est pas moins des folies, l'pauv' cher homme est au bout d'son rouleau : quand vous vous tuerez l'tempérament à rester ici, ça n'y fera ni chaud ni froid, faut toujours

qui s'en aille; faut aller vous coucher. A y est allée, alle a ben fait, a dormait tout d'bout.

LA VOISINE.

J'savais pas qui fût si bas.

LA GARDE.

J'vous trouve encore assez champêtre; vous croyez donc qui n'avait qu'un bobo?

LA VOISINE.

Non, mais je l'savais pas si près d'sa fin.

LA GARDE.

C'est-à-dire que d'un moment n'a l'aut' y va m'passer dans les mains.

LA VOISINE.

Tiens, tiens, tiens! En v'là de l'ouvrage.

LA GARDE.

Tout comme j'vous l'dis, c'est toisé. Vous sentez ben, que depuis trente-deux ans, à la Saint-Michel, que j'suis dans les malades, j'connais un

peu mon affaire; si j'la connaissais pas, quand donc que j'la *connaisserais!*

LA VOISINE.

On dira pas moins c'qu'on voudra, c'est toujours un ben brave homme de moins sur la terre.

LA GARDE.

C'est c'qu'on dit, je n'sais rien, je l'ai pas connu.

LA VOISINE.

Le pus bon et le meilleur, il est encore à donner un démenti à un enfant. Si tous ceux qui leux z'y a rendu service étaient ici, la chambre serait trop petite; ben sûr!

LA GARDE.

C'est donc ça qu'il y vient tant d'monde qu'hier, sans sa fille, nous n'étrennions pas.

LA VOISINE.

Et son garçon...

LA GARDE.

Eh ben oui! pus souvent son fils, y s'en moque pas mal de son père!

LA VOISINE.

Est-y v'nu l'voir?

LA GARDE.

Eune fois d'puis qu'il est au lit, avec son épouse. En v'là eune de créature qui n'm'irait guère, madame Fafouille!

LA VOISINE.

Ni à vous, ni à moi, ni à d'aucuns, qu'alle irait.

LA GARDE.

Figurez-vous qu'alle a passé tout l'temps qu'alle a été ici à faire l'inventaire. Alle a tout retourné, alle a été dans tous les coins et dans tous les racoins; quand a vous a tout trifouillé, qu'alle a évu fini son commerce, alle a dit à son homme, qu'est bête comme eune cruche, car il est bête, faut y accorder ça.

LA VOISINE.

J'suis pas femme à vous démentir.

LA GARDE.

T'en viens-tu... chose... comment déjà qui s'appelle?

LA VOISINE.

Attendez... je l'ai su...

LA GARDE.

Enfin, n'importe...

LA VOISINE.

Allez toujours.

LA GARDE.

Je n'peux pas rester ici, ça sent trop l'renfermé. Il a répondu oui, sans rien dire à son père qu'a pleuré après qui z'ont été partis. En v'là eune, de princesse, que j'aimerais voir détrôner!

LA VOISINE.

Ça fait pitié, pas aut'chose. Et pas œuvre de ses dix doigts, tant qu'la journée dure, c'est dégoûtant!

LA GARDE.

Excusez, si j'vous laisse un moment...

LA VOISINE.

Comment donc! Vous gênez pas.

LA GARDE.

J'vas voir un peu là-dedans comment qui s'comporte.

LA VOISINE.

S'il est mort, vous me l'direz.

LA GARDE.

Avec plaisir; vous en allez pas...

LA VOISINE.

Et mon ménage qu'est pas fait, j'ai mon lit au milieu d'ma chambre.

LA GARDE.

T'nez, lisez un peu en attendant c'que la portière m'a monté n'à ce matin, c'est à crever de rire. (Elle lui présente un journal.)

LA VOISINE.

Qu'est qu'c'est qu'ça?

LA GARDE.

Eune pauvr'femme, qu'son homme voulait pas qu'a sorte, vous allez voir comment qu'alle a fait

pour en v'nir à ses fins : en v'là encore eune, de pas gênée! J'suis à vous dans deux minutes, je n'fais qu'aller et v'nir. Mettez eune bûche au feu, si vous avez froid, faites comme chez vous, je r'viens tout de suite. (Elle chantonne en s'en allant.)

LA VOISINE.

Allez, allez, prenez vot'temps, quand j'ai quet'-chose à lire, je suis heureuse.

LA GARDE.

Vous allez la devenir, aie pas peur.

SCÈNE II

LA VOISINE, UNE BONNE, LES ENFANTS.

LA VOISINE.

Nous allons ben voir si c'est aussi drôle qu'a dit. Où est-ce que j'ai mis mes lunettes? que j'les aveigne. (on frappe.) Entrez!

LA BONNE.

Bonjour, madame, la companie.

LA VOISINE.

Vot'servante.

LA BONNE.

A n'est pas là, la garde?

LA VOISINE.

Pas pour le moment; alle a passé auprès d'mossieu... Asseyez-vous.

LA BONNE

Merci, je suis pas fatiguée. (Au petit garçon.) Voyons, Auguste, soyez raisonnable, n'allez pas dans la chambre à grand-papa.

LE PETIT BONHOMME.

Voudrais l'voir.

LA BONNE.

Vous l'verrez pus tard; restez tranquille. (A la voisine.) A c'qui paraît, qu'il est ben bas?

LA VOISINE.

Mais oui, pas mal.

LA BONNE, au petit garçon.

D'abord vous savez que vot'maman m'a défendu d'vous amener; si vous n'êtes pas sage, j'vous remmène.

LA VOISINE.

Il a passé une ben mauvaise nuit.

LA BONNE.

Écoutez donc, à ces âges-là, ça n'pardonne guère.

LA VOISINE.

Ou putôt, ça n'pardonne pas.

LA BONNE.

Après tout d'quoi qui s'plaint, il a fait son temps.

LA VOISINE.

C'est c'que j'me dis, on peut pas être et avoir été.

LA BONNE.

Auguste, voulez-vous finir!

LE PETIT BONHOMME.

C'est Corinne qui veut m'prendre tout c'que j'ai.

LA PETITE FILLE.

Pas vrai.

LA BONNE.

Voyons, sa sœur, montre que t'es pus gentille que lui ; laisse-lui son joujou.

LA VOISINE.

Encore une chose, comme on dit : pas d'huile dans la lampe.

LA BONNE.

C'est c'que j'me tue de dire à sa d'moiselle, a n'entend ni à hue ni à dia ; alle a ben ses ridicules, mais au fond...

LA VOISINE.

A n'est pas mauvaise ?

LA BONNE.

Non. Et pis, alle aime tant son père, qui faut lui pardonner ben des choses !

LA VOISINE.

Au fait, c'est vous qu'est chez elle; j'vous remettais pas.

LA BONNE.

J'y ai entré, y a pas trois mois.

LA VOISINE.

C'était-y pas une parente à vous, qu'a été ici, dans les temps ?

LA BONNE.

Ma cousine.

LA VOISINE.

C'est donc ça que j'vous trouvais comme un faux air de ressemblance.

LA BONNE.

On se ressemble de pus loin.

LA VOISINE.

A l'a p'têt' évu tort de quitter d'ici, vot'cousine.

LA BONNE.

Alle a pas évu tort, j'vas vous dire comment. Corinne, tenez-vous tranquille!

LA PETITE FILLE.

Oui, ma bonne.

LA BONNE.

Quand alle a vu qui y avait rien à en retirer de son vieux, qu'du mal à gagner, ayant trouvé mieux, alle a quitté. J'dis à ça qu'alle a ben fait.

LA VOISINE.

Si c'était son intérêt...

LA BONNE.

Vu qu'a s'est dans n'eune maison qu'on la paye davantage, et qu'alle en fait moins.

LA VOISINE.

Si alle est bien, qu'a ly resse; les maîtres sont devenus si exigeants, au jour d'aujord'hui, qu'on sait pus par quel bout les prend'.

LA BONNE.

A qui l'dites-vous?

LE PETIT BONHOMME.

Moi, je m'en vas tirer le canon avec les artilleurs.

LA PETITE FILLE.

Où ça qu'il est, ton canon?

LA VOISINE.

Voilà des petits enfants qui font ben du bruit.

LA BONNE.

Vous voyez, Anatole!

LE PETIT BONHOMME.

C'est pas moi.

LA PETITE FILLE.

Moi non plus.

LA BONNE.

C'est jamais personne, j'sais ben. (A la voisine). Figurez-vous, qu'à la maison, on ne sait qu'en

faire, c'qui fait que j'les ai amenés ici. (Aux enfants.) Allons, voyons, tenez-vous tranquilles.

LE PETIT GARÇON.

Pourquoi tu veux pas que je joue au canon?

LA BONNE.

Parce que ça fait trop de bruit, et que grand-papa il est dans son lit.

LA PETITE FILLE.

Veux le voir.

LE PETIT BONHOMME.

Moi aussi.

LA BONNE.

Toute la maison, pas vrai?

LE PETIT BONHOMME.

Pourquoi qu'il est malade?

LA BONNE.

Parce qu'il va mourir.

LA PETITE FILLE.

Pourquoi qui va mourir?

LA BONNE.

Parce que ça lui plaît.

LA PETITE FILLE.

Comment qu'on est quand on est mort?

LA BONNE.

Je n'en sais rien : tu m'ennuies.

LE PETIT BONHOMME.

Quand y sera mort, grand-papa, j'aurai-t'y sa petite tasse qu'il a dit qui m'donnerait, dis, ma bonne?

LA PETITE FILLE.

Et moi, son beau livre d'images, qu'il m'a promis quand il mourrait?

LA BONNE.

Tout ça dépendra comme vous serez sages.

LE PETIT BONHOMME.

Veux-tu que j'aille y demander, dis, ma bonne?

LA BONNE.

C'est pas nécessaire.

LA VOISINE.

Voilà, tout d'même, de drôles d'enfants!

LA BONNE.

Vous attendez pas à rien de bon d'leur part.

LE PETIT BONHOMME.

Veux voir grand-père!

LA PETITE FILLE.

Moi aussi.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA GARDE.

LA GARDE.

Ah çà, vous plaisantez, pas vrai? Faire un

train pareil! Tiens, c'est vous, Sophie, ça va bien?

LA BONNE.

Pas pus mal, et vous?

LA GARDE.

Comme vous voyez, me tarde que ça finisse, ben fatiguée, ben abîmée, les jambes qui m'rentrent dans l'corps. Et chez vous, n'à c'matin?

LA BONNE.

Comme ça; madame commençait à r'poser, quand j'ai v'nu.

LA GARDE.

Alle a rentré tard.

LA BONNE.

J'vous dirai pas quand, j'm'ai couché de bonne heure.

LA GARDE.

Faut pas qu'a s'accoutume à sortir d'ici à des heures pareilles; l'portier a dit qu'ça commençait de l'embêter, qui finirait par ne pus la r'conduire.

LA VOISINE.

J'conçois ça ; mettez-vous à sa place.

LA GARDE.

D'autant qu'son homme pourrait ben la v'nir *sercher*.

LA BONNE.

Vous savez ben qui n'se voyent pus, l'gendre avec l'beau-père.

LA GARDE.

J'm'en avais douté.

LA BONNE.

Après, ce serait pas ça qu'ça s'rait aut' chose.

LA VOISINE.

Ces messieurs, en général, n'aiment pas beaucoup à s'déranger.

LA GARDE.

Quand ça leux z'y fait pas plaisir, sans ça...

LE PETIT BONHOMME.

Tiens, Sophie, la belle cocotte que ma sœur m'a faite?

LA BONNE.

C'est bon, amusez-vous ben gentiment, faites pas d'bruit, vu qu'l'pauv' grand-père y l'est pas bien.

LA GARDE.

Vous m'faites rire, y peut pas êt' pus mal, y passera pas la journée.

LA BONNE.

Vous badinez?

LA GARDE.

J'm'attends, d'un moment à l'autre, à l'voir passer dans mes mains.

LA BONNE.

Eh ben, merci! C'est pus avancé qu'j'aurais cru.

LA VOISINE, lisant son journal.

Dites donc, vous avez raison: en v'là une drôle

de farce que c't'histoire que vous m'avez dit d'lire.

LA GARDE.

J'espère! Quand j'vous disais ; j'ai jamais tant ri.

LA VOISINE.

Mais c'est qu'ça me produit la même chose... Hi! hi! hi! hi! Dites donc! Hi! hi! C'est l'mari qu'est à son aise! Hi! hi! hi! Drôle de pistolet, va!

LA GARDE.

Et l'aut', avec son bougeoir à la main. Hi! hi! hi!

LA BONNE.

Ah! ah! ah! j'ris d'confiance... j'ris de vous voir rire. (Les enfants partagent l'hilarité de ces dames.) Vous *devreriez* m'dire au moins pourquoi. (Aux enfants. Voulez-vous ben vous taire, vilains monstres! Si grand-papa vous entendait...

LA VOISINE.

Y dirait qu'vous n'avez pas d'cœur...

LA GARDE.

Et il aurait raison.

LA BONNE.

Ah! ah! c'est bête d'rire comme ça! et sans savoir pourquoi.

LA VOISINE.

Bah! laissez-vous aller, vous rirez pas pus jeune. Hi! hi!

LA BONNE.

Ça fait mal, là, dans la mâchoire. Y a longtemps qu'j'avais tant ri! ah! ah!

LA VOISINE.

Et moi donc, hi! hi!

LA BONNE.

C'est pas ça qui fait mal, d'rire un peu.

LA VOISINE.

Dites donc, j'ai pas fini.

LA GARDE.

C'est qu'y en a long.

LA VOISINE.

J'crois ben, ça r'tourne d'l'aut' côté.

LA GARDE.

Faut avouer qu'y a tout d'même de drôles de positions, dans la vie!

LA PETITE FILLE.

Allons-t'y nous en aller?

LE PETIT BONHOMME.

Dis, ma bonne, allons-nous-en aux Tuileries.

LA BONNE.

Bon, v'là qu'vous allez r'commencer vos antiennes; vous savez pourtant qu'vot' mère a besoin de r'pos.

LE PETIT BONHOMME.

Voudrais m'en aller.

LA BONNE.

Si c'est pas comme un remède! Tout à l'heure. A propos, j'oubliais qu'madame m'a dit d'vous

dire d'l'envoyer *sercher* aussitôt qu'y aura du nouveau.

LA GARDE.

En fait d'nouveau, nous savons à quoi nous en tenir.

LA BONNE.

Y parle toujours pas?

LA GARDE.

Quoi qu'vous voulez qui dise, pis qui n'a pus connaissance; il est là, sur l'flanc, comme si qui n'était déjà plus.

LA VOISINE, interrompant sa lecture.

Avous fait prévenir à l'église?

LA GARDE.

Hier au soir; on n'a qu'à y envoyer, y viendront dès qu'on ira.

LA VOISINE.

C'est bon!

LA GARDE.

Dites donc, la payse?

LA BONNE.

Si vous plaît?

LA GARDE.

Porterez-vous son deuil?

LA BONNE.

J'l'espère ben! J'en ai pas core parlé à Madame, vous m'donnez là une idée; j'vas y en toucher deux mots, mais que j'serai rentrée.

LA VOISINE.

Durant qu'vous userez ses effets, vous ménagerez les vôt's.

LA BONNE.

Au fait, vous avez raison. J'vas y passer en m'en allant à l'église.

LA GARDE.

D'autant qu'c'est vot' chemin.

LA VOISINE.

Vous leux z'y direz qui s'tiennent prêts.

LA BONNE.

V'nez-vous, les enfants? Sans adieu, mesdames.

LA VOISINE.

Au plaisir.

LA GARDE.

N'à r'voir.

LA BONNE.

Eh ben, v'là qu'vous voulez pas vous en v'nir. à c't'heure.

LE PETIT GARÇON.

Ah ! si !

LA BONNE.

Eh ben, voyons, en route. (A la voisine.) Sans adieu, mame...

LA GARDE.

Pus souvent qu'alle entend, quand a l'a l'nez dans eune lecture. (Frappant sur l'épaule de la voisine.) Voisine, on vous dit adieu.

LA VOISINE.

Pardon. j'y étais pas, n'à r'voir, mamselle, au plaisir.

SCÈNE IV

LA GARDE, LA VOISINE.

LA VOISINE.

En v'là encore eune qui s'endort pas sus l'rôti!

LA GARDE.

Et qu'alle a ben raison! Je r'viendrais au monde, que j's'rais pas si bête que j'ai été!

LA VOISINE.

Vous avez beau dire, on n'se r'fait pas.

LA GARDE.

J'vois qu'vous riez, où donc qu'vous en ètes?

LA VOISINE.

A l'arrivée du commissaire.

LA GARDE.

Ah! oui, vous allez m'en dire des nouvelles de ce commissaire. En v'là encore un drôle de pa-

roissien! c'est l'bouquet d'la chose. J'vous laisse un moment. J'vas voir si ça s'avance.

LA VOISINE.

Allez!

SCÈNE V

LA VOISINE, *seule.*

Où ça déjà qu'j'en étais restée?... Ah! voilà! à l'arrivée du commissaire... Le commissaire... le commissaire... Où ça qu'il est déjà... Je ne le r'trouve pus... J'abhorre d'êt' interrompue quand j'suis après quet'chose, c'est l'diable pour m'y r'mettre.

SCÈNE VI

LA GARDE, LA VOISINE.

LA GARDE.

Sans vous commander, voisine, faudrait voir à

dire en bas qu'on aille à l'église, ben vite, ben vite, y n'est qu'temps.

LA VOISINE.

Ça va pas mieux ?

LA GARDE.

Vite, vite !

LA VOISINE.

J'm'en y vas... T'nez, vot' journal.

LA GARDE.

Allez, allez ! ça chauffe !

LA VOISINE.

J'ai pas fini... Je le laisse là, cont' la glace, vot' journal.

LA GARDE.

C'est bon, dépêchez-vous.

LA VOISINE.

Vous vous souviendrez où que j'lai mis.

LA GARDE.

Oui.

LA VOISINE.

Cont' la glace, avec mes lunettes.

LA GARDE.

Vous devriez déjà êt' r'venue.

LA VOISINE.

J'm'en y vas.

SCÈNE VII

LA GARDE, puis LA FILLE DU MORIBOND.

LA GARDE.

Où déjà qu'j'ai posé l'vinaigre?... Y a ici un fouillis, qu'eune poule ne r'trouvrait pas ses p'tits. (On frappe.) On y va! (On frappe de nouveau.) On y va, qu'on vous dit!

LA FILLE, entrant désolée.

Et mon père?

LA GARDE.

Tiens, c'est vous!

LA FILLE.

Eh bien?

LA GARDE.

Dame...

LA FILLE.

Dites, dites donc vite?

LA GARDE.

V'là qu'j'envoie à l'église.

LA FILLE.

C'est fini... Mon Dieu!... mon Dieu!...

LA GARDE.

Voyons, faut d'la raison... vous faites pas de mal.

LA FILLE.

J'veux l'voir.

LA GARDE.

N'entrez pas...

LA FILLE.

Laissez-moi, laissez-moi. (Elle échappe à la garde qui veut la retenir et pénètre dans la chambre.)

LA GARDE.

Ah! ben oui, la v'là partie.

SCÈNE VIII

LA GARDE, LA VOISINE.

LA VOISINE.

Qui donc qu'a laissé la porte ouverte?

LA GARDE.

Déjà revenue?

LA VOISINE.

M'a vous pas dit d'pas rester longtemps?

LA GARDE.

Vous v'nez de l'église?

LA VOISINE.

Pas si bête, j'ai crié du haut de l'escalier au portier d'aller bien vite *sercher* les prêtres, que ça chauffait: y est allé... C'est pas sa demoiselle qui vient d'monter *a catimini?*

LA GARDE.

All'a voulu y aller.

LA VOISINE.

Follait pas y permett'.

LA GARDE.

Pas moyen de l'en empêcher... Asseyez-vous donc.

LA VOISINE.

Qui ça qu'est son prêtre? (Elle s'assied.)

LA GARDE.

L'abbé Maugé.

LA VOISINE.

J'aurais à m'en aller, *aujord'hui* pour demain, j'voudrais qu'ça soye celui-là qui m'emballe, et pourtant j'aime pas les prêtres.

LA GARDE.

Qui ça qui les aime?

LA VOISINE.

Faut d'la religion pour le peuple.

LA GARDE.

Celui-là, l'abbé Maugé, un des bons que j'ai connus.

LA VOISINE.

Un des moins mauvais, vous voulez dire.

LA GARDE.

Enfin... dans la quantité... Leur grand tort à tous ces gens-là, c'est d'toujours vouloir dominer.

LA VOISINE.

Après tout... c'est des hommes.

LA GARDE.

Vous n'avez jamais rien dit d'si vrai.

LA VOISINE.

Dites donc...

LA GARDE.

De quoi?

LA VOISINE.

Faut pour ça me promett' de n'pas rire.

LA GARDE.

J'vous l'promets, allez vot' train.

LA VOISINE.

De voir le voisin si près d'en finir, je ne sais pas, ça m'fait quet'chose, j'en ai comme le frisson... Et vous?

LA GARDE.

Pas moi.

LA VOISINE, saisissant les mains de la garde.

T'nez, comme j'ai la main froide; j's'rais pas fâchée d'prend' quet'chose.

LA GARDE.

Je vous conçois. (Se dirigeant vers le buffet, duquel elle retire une bouteille.) Attendez un peu...

LA VOISINE.

J'vous dis pas ça pour ça.

LA GARDE.

J'vas vous t'nir compagnie... v'là qui va vous r'mett... à vot'santé!

LA VOISINE.

A la vot'aussi... C'est fort! Ça vous fait rien, à vous?

LA GARDE.

Ça fait bien par où ça passe.

LA VOISINE.

Non, pas ça que j'voulais dire... l'pauv' voisin, ça vous fait rien?

LA GARDE.

L'habitude... vous savez, si follait s'apitoyer sus tout l'monde, l'jeu n'en vaudrait pas la chandelle; à vot'santé!

LA VOISINE.

A la vot'! J'entends qu'on monte.

LA GARDE.

C'est l'prêtre, j'vas y ouvrir.

SCENE IX

LES MÊMES, LE PRÊTRE suivi d'UN CLERC.

LE PRÊTRE.

Pax huic domui.

LE CLERC.

Et habitantibus in eâ.

(Ils entrent dans la chambre du malade suivis de la garde et de la voisine qui s'agenouille sur le pas de la porte.)



L'ORDRE

13.

L'ORDRE

LA SCÈNE EST DANS UN VILLAGE EN NORMANDIE.

LA MÈRE GERVAISE à cheval, LA MÈRE POUPEL,
LE MARÉCHAL FERRANT.

LA MÈRE POUPEL.

V'là donc que vous vous mettez en route?

LA MÈRE GERVAISE.

Comme tu vois.

LA MÈRE POUPEL.

Bon voyage!

LA MÈRE GERVAISE.

Toi itou.

LA MÈRE POUPEL, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL.

Où donc qu'a va la mère Gervaise?

LA MÈRE POUPEL.

Pour son garçon qu'a va faire prêtre.

LE MARÉCHAL.

Comment! qu'a va faire prêtre?

LA MÈRE POUPEL.

Y te l'avions t'y point dit?

LE MARÉCHAL.

Qui qu'vous voulez qui me l'aviont dit? C'équiont bé rare que j'venions ici, j'y serions point core v'nu *annui*[1], si c'équions pour v'ni toucher d'l'argent d'cheux Clovis Pichard. Curé! qu'on va l'faire?

1. Aujourd'hui.

LA MÈRE POUPEL.

Dame! Quoiqu'tu veux qu'alle en fassions, d'son fieu, alle équiont point n'assais riche, d'eune part, pour l'nourrir à ren faire, ni n'assez fort pour travailler, vu qu'il équiont toujou incommodais. mais toujou, toujou!

LE MARÉCHAL.

Équiont t'y assais savant?

LA MÈRE POUPEL.

Faut bé craire qu'oui; faurait, du resse, qui fût bé bête d'pis l'temps qu'on y fourre d'la science dans la tète pour qu'l'y en restiont point ein brin. Après ça tu sais point ça té. bé qu'tu soyons du pays, sans comptais qu'tu n'y venions point bé souvent, autant dire jamais.

LE MARÉCHAL.

J'y serions point core venu *annui*, si c'équiont que j'venons cheux Clovis Pichard, qui m'deviont dix pistoles de d'pis dix-sept ans, que j'pouvons point tant seulement n'en tirais ren de ren.

LA MÈRE POUPEL.

C'équiont point core à c'te *remontée*[1] qui t'baillera ton dû.

LE MARÉCHAL.

J'en serions point n'étonné. Après ça, comme on dit, y a point d'sot métier; vaut mieux core qui soye curé qu'non point filou ou autrement. En v'là du monde, qu'on peut dire qui gagnons leur z'argent sans trop mouiller leur linge.

LA MÈRE POUPEL.

Tu n'avions point déjà pus tant d'besogne; disais-tu point n'hier qu'les chemins de fer t'aviont pris tout ton ouvrage?

LE MARÉCHAL.

C'équiont-y point vrai, pis qu'on va, bétôt, s'passer d'chevaux?

LA MÈRE POUPEL.

Dais bêtises!

LE MARÉCHAL.

Si j'équions pus jeune, j'me ferions curais: oh! mais oui!

1. Après-midi.

LA MÈRE POUPEL.

Pourquoi qu'tu t'y mettions point?

LE MARÉCHAL.

Pis que j'sommes marié.

LA MÈRE POUPEL.

C'équiont toujou point ta femme qui t'en empêcheriont. Y a t'y bé long qu'tu l'avions battue?

LE MARECHAL.

Qui qui vous l'a dit?

LA MÈRE POUPEL.

C'équiont-y point vrai?

LE MARÉCHAL.

Où qu'la chèvre étions n'attachée, faut-y point qu'a broute?

LA MÈRE POUPEL.

Bédame!

LE MARÉCHAL.

C'est égal, les curais il équiont les pu *hureux!* Point d'*fâmes*, point *afans*, toujou recevoir et

jamais donner, c'équiont point des mauvais *méquiers.*

LA MÈRE POUPEL.

Tu crais ça.

LE MARÉCHAL.

Quoi qu'il a donné, l'nòt?

LA MÈRE POUPEL.

A-t'y point donné eune cloche, l'an passé?

LE MARÉCHAL.

J'ons-t'y point fé cadiau d'eune belle bannière à la Vierge, y aviont point trois ans, l'jou qu'mon garçon il aviont amené ein bon *liméro?* — Eune cloche! aurait t'y point bé mieux fé d'donner l'argent aux pauvres!

LA MÈRE POUPEL.

Où ça qu'y sont, cheux nous, les pauvres?

LE MARÉCHAL.

J'me chargeons d'vous en procurais, sitôt que l'envie vous en *rienra*, marchais, et des *biaux!*

LA MÈRE POUPEL.

Quien, vois-tu, Ildefonse, t'as toujou été mauvais, tu l'es core, tu l'seras toujou.

LE MARÉCHAL.

Y a point d'*mauvaiseté* là dedans.

LA MÈRE POUPEL.

Si qui y en aviont!

LE MARÉCHAL.

J'ons-t'y sujet d'dire qui n'y aviont pus d'mauvais que d'bon!

LA MÈRE POUPEL.

C'est point toujou vrai.

LE MARÉCHAL.

Moi, j'dis qu'non.

LA MÈRE POUPEL.

J'disons qu'si.

LE MARÉCHAL.

Aveucq'ça qu'vous achetions point, ta fâme et té, des biens tous les jours.

LA MÈRE POUPEL.

Qui qui vous l'a dit?

LE MARÉCHAL.

Tout l'monde qui me l'aviont dit.

LA MÈRE POUPEL.

Et des bons biens.

LE MARÉCHAL.

Où ça qu'y sont mes bons biens?

LA MÈRE POUPEL.

Quand ça serait qu'les quatre arpents à la veuve Gillot, à la Gillotte, d'la tarre à fitasse, qui y a ren d'pus *biau*, ni d'meilleur, diras-tu core qu'cétiont point vrai, vieux filou? Et c't argent qu'tu leux z'y a prêté aux Sarrazins, c'équiont-y point vingt-cinq louis?

LE MARÉCHAL.

Et tois fois aveucq.

LA MÈRE POUPEL.

Combé qui z'ont vécu après qui z'ont *siné?*

LE MARÉCHAL.

J'en savons pu ren.

LA MÈRE POUPEL.

Environ deux ans. Ça valiont bé trois mille et des livres c'que ces vingt-cinq louis qu'vous leux z'y avez pas moins n'avancés ! Et t'as core la chose d'dire qu'vous équions point n'*hureux!* Si c'équiont point n'offenser c'bon Dieu !

LE MARÉCHAL.

En de quoi que j'l'offensons !

LA MÈRE POUPEL.

En disant des menteries, qu'vous équions point riches.

LE MARÉCHAL.

Non je l'équions point. — J'ons des rentes à servir.

LA MÈRE POUPEL.

A qui qu't'en avions ! Toujou point n'a ta mère, qu'alle aviont fé ses partages à toi et à tes frères et sœurs moyennant qu'a passerait tois mois, tantôt cheux l'un, tantôt cheux l'aut' !

LE MARÉCHAL.

Eh ben, j'ons-t'y point tenu c'que j'avions promis?

LA MÈRE POUPEL.

Comment qu'tu l'as tenu? Quand alle a évu fini ses tois mois cheux vous, qu'a tremblions la fiev', a pas moins *follu* qu'a s'en allions.

LE MARÉCHAL.

Pis qu'son temps équiont fini!

LA MÈRE POUPEL.

C'qui l'aviont point empêchée d'mouri dans les champs, pauv' fâme! qui, du vivant d'défunt son pauvr' homme, qu'équiont ton papa, qu'aviont ein si bon lit! Pauv' chère fâme! Qu'ses afants, c'équiont à qui qu'il en vouliont point.

LE MARÉCHAL.

N'à revoir, mère Poupel!

LA MÈRE POUPEL.

J'tons toujou point caché la vérité, mon canard!

LE MARÉCHAL.

T'nais, la v'là pas moins qui s'en revient, la

Gervaise, y li sera arrivais queut' chose; j'vous laissons d'visais ensembe, vous avions n'à médire du prochain, marchais.

LA MÈRE POUPEL.

Quand tu voudras, je r'commencerons.

LE MARÉCHAL.

Quand j'serons prêt, j'vous écrirons. Il s'éloigne.

LA MÈRE POUPEL, LA MÈRE GERVAISE.

LA MÈRE POUPEL.

Quoi donc qui t'aviont arrivais, Mélanie, qu'te v'là qu'tu reviens?

LA MÈRE GERVAISE.

J'ons rencontrais l'vicaire d'Borinval qui m'avions dit qu'céquiont remis la çarémonie...

LA MÈRE POUPEL.

Qu'céquiont remis?

LA MÈRE GERVAISE.

N'à demain du matin. Comment qu'ça faisont

qu'ça n'a point lieu annui sa machine, à ton garcon?

LA MÈRE POUPEL.

Monseigneur, il équiont indisposais.

LA MÈRE GERVAISE.

Son neveu au vicaire d'Borinval...

LA MÈRE POUPEL.

Eh! ben?

LA MÈRE GERVAISE.

Où ça qu'il équiont du moment?

LA MÈRE POUPEL.

Il équiont j'te dirons point n'où, tout c'que j'savons, c'est qu'il équiont pour passer évêque d'ein jour à l'aut'.

LA MÈRE POUPEL.

Évêque!

LA MÈRE GERVAISE.

S'il équiont point *davatage*.

LA MÈRE POUPEL.

Pas possible!

LA MÈRE GERVAISE.

Pis qu'céquiont son oncle qui sortions d'me l'dire. Faut qu'a seye, car il équiont point menteux, l'pauv' cher homme du bon Dieu!

LA MÈRE POUPEL.

Ça oui, ni menteux, ni voleux, ça y avions coûté gros son neveu, son instruction.

LA MÈRE GERVAISE.

A mé itou, la celle à mon fieu.

LA MÈRE POUPEL.

Évêque!

LA MÈRE GERVAISE.

Pis qui sort de me l'dire.

LA MÈRE POUPEL.

Ein morveux d'afant qu'j'ons fé dansais sus mes genoux!

LA MÈRE GERVAISE.

Mé itou!

LA MÈRE POUPEL.

Il équiont fichu de l'avancer ton garçon, si y voulions.

LA MÈRE GERVAISE.

J'y comptons ben n'itou.

LA MÈRE POUPEL.

Archevêque !

LA MÈRE GERVAISE.

J'ons dit évêque.

LA MÈRE POUPEL.

Y pouvons-t'y point le d'venir.

LA MÈRE GERVAISE.

J'crais ben qu'oui.

LA MÈRE POUPEL.

L'fieu à la Moisy.

LA MÈRE GERVAISE.

Eh ben ! il équiont mort.

LA MÈRE POUPEL.

Mais avant qui meurt quoi déjà qu'il équiont ?

LA MÈRE GERVAISE.

Général.

LA MÈRE POUPEL.

Eh ben !

LA MÈRE GERVAISE.

Aussi, sa mère, quoi qu'alle a fait ?

LA MÈRE POUPEL.

Alle a quitté l'pays et s'en est allée mouri à Paris.

LA MÈRE GERVAISE.

C'est bé fait !

LA MÈRE POUPEL.

Je l'ons toujou dit.

LA MÈRE GERVAISE.

Après archevêque, quoi qui va dev'ni ton garçon, dis, Véronique ?

LA MÈRE POUPEL.

Cardinal.

LA MÈRE GERVAISE.

Cardinal ! Quoi qu'céquiont ?

LA MÈRE POUPEL.

C'équiont tout rouge.

LA MÈRE GERVAISE.

Queins, queins, queins!

LA MÈRE POUPEL.

Pis pape!

LA MÈRE GERVAISE.

Pape!

LA MÈRE POUPEL.

Pis que j'te l'disons.

LA MÈRE GERVAISE.

Ça seriont not' saint Père?

LA MÈRE POUPEL.

Ma fine oui!

LA MÈRE GERVAISE.

Tu vendras ton bidet?

LA MÈRE POUPEL.

J'aurons eune carriole.



LE MARIAGE

LE MARIAGE

LA SCÈNE EST A PARIS

MADAME DUFOUR, dans une bergère, M. DUFOUR, dans un fauteuil.

MADAME DUFOUR, les yeux baignés de larmes.

Mon Dieu, mon Dieu ! que je suis donc malheureuse ! Non, ce n'était pas assez du chagrin que j'ai de me séparer de ma fille, faut encore que j'aie sur les épaules un monstre d'homme qui ne me laisse pas une seconde de tranquillité, pas une seconde.

M. DUFOUR.

Bon ! voilà que je ne te laisse pas tranquille, à présent !

MADAME DUFOUR.

Si je l'étais, je ne me plaindrais pas, je n'ai pas pour habitude de me plaindre quand je n'en ai pas sujet.

M. DUFOUR.

Qu'as-tu donc tant à me reprocher, qu'ai-je donc fait? je ne dis rien.

MADAME DUFOUR.

Vous appelez ne rien dire, gémir comme vous gémissez : on dirait un bœuf; et ça pourquoi ? parce que vot'habit n'est pas arrivé ! Est-ce ma faute ? toujours vous vous y prenez au dernier moment; voilà deux mois que je vous corne aux oreilles : Mais allez donc commander vot'habit. — J'ai ben le temps, que toujours vous m'avez répondu ; aujourd'hui vous vous désolez : vous n'avez que ce que vous méritez.

M. DUFOUR.

Je voudrais bien savoir si tu serais ben contente et ben aise d'aller marier ta fille sans être habillée.

MADAME DUFOUR.

Vous dites des sottises, vous êtes bien certain

de ne pas y aller tout nu, c'est pas ça qui m'inquiète ; si ne s'agissait que de ça, je serais bien tranquille.

M. DUFOUR.

De quoi s'agit-il, peut-on le savoir?

MADAME DUFOUR.

Du bonheur de ma fille, de ma fille à moi...

M. DUFOUR.

Merci !

MADAME DUFOUR.

Tenez, je ne vous le cache pas, je voudrais mourir.

M. DUFOUR.

Le moment serait bien choisi.

MADAME DUFOUR.

Depuis quinze jours, je n'exagère pas, je suis la plus à plaindre des épouses et des mères.

M. DUFOUR.

Je ne vois déjà pas que ce soit pour une mère un si grand malheur d'établir ses enfants.

MADAME DUFOUR.

Je crois bien, vous ne voyez jamais rien.

M. DUFOUR.

Que diable ! après tout, si ta fille se marie, c'est bien parce que tu l'as voulu ; on ne t'a pas mis le couteau sur la gorge.

MADAME DUFOUR.

Je ne l'aurais pas souffert. Mais ne semblerait-il pas, à vous entendre, qu'il n'y a, dans la maison, d'autre volonté que la mienne, dirait-on pas que c'est moi qui porte les culottes ?

M. DUFOUR.

Ma foi...

MADAME DUFOUR.

Tenez, parlons d'autre chose, si vous ne voulez pas me voir sortir de mes gonds. — N'avez-vous donc rien à faire aujourd'hui ? — Comptez-vous rester toute la journée planté sur vot' fauteuil, à attendre votre habit ?

M. DUFOUR.

Je ne sais en vérité pas par où commencer.

MADAME DUFOUR.

Moi non plus.

M. DUFOUR.

Si j'allais...

MADAME DUFOUR.

Où?

M. DUFOUR.

Chez ce tailleur?

MADAME DUFOUR.

Allez-y si vous voulez, que voulez-vous que je vous dise?

M. DUFOUR.

Crois-tu qu'il serait convenable que j'y allasse?... Félicie!

MADAME DUFOUR.

Eh ben?

M. DUFOUR.

Tu ne me réponds pas.

MADAME DUFOUR.

Que voulez-vous que je vous réponde? passez-y, n'y passez pas, ça m'est parfaitement indifférent.

M. DUFOUR.

Ça ne te contrarie pas? (Il se lève de son fauteuil

MADAME DUFOUR.

Non.

M. DUFOUR.

Bien vrai?

MADAME DUFOUR.

Nous en voilà jusqu'à demain.

M. DUFOUR.

J'y vas, Minette, j'y vas. (Il gagne doucement la porte après avoir contemplé un moment la figure refrognée de sa compagne.)

MADAME DUFOUR, seule.

Et l'on veut qu'une mère ne soit pas inquiète lorsque sa fille est exposée à rencontrer un être comme monsieur son père; un homme qui, de sa vie, n'a une idée à lui, un hurluberlu, un brouillon qui n'a pas plus de tête qu'une linotte. Mon Dieu, mon Dieu! que les femmes sont donc à plaindre! Qu'elles sont donc à plaindre!

MADAME DUFOUR, LA BONNE, un plateau à la main.

LA BONNE.

V'là vot'café.

MADAME DUFOUR.

Bien obligée.

LA BONNE.

A quelle heure donc que vous vous êtes levés?

MADAME DUFOUR.

Demande-moi plutôt quand nous nous sommes couchés.

LA BONNE.

Tant qu'à moi, c'est fini, je ne peux plus me lever.

MADAME DUFOUR.

Sans pas l'embarras pour ce que je fais dans mon lit... j'ai fait que pleurer toute la nuit.

LA BONNE.

Ça va donc pas mieux?

MADAME DUFOUR.

Ne m'en parle pas, je crois que depuis quinze jours j'ai donné toutes les larmes de mon corps.

LA BONNE.

Vous n'êtes pas non plus raisonnable.

MADAME DUFOUR.

Je suis mère, voilà mon excuse.

LA BONNE.

Si jamais on dirait que c'est ce matin que vous mariez vot'demoiselle !

MADAME DUFOUR.

Tu l'as vue?

LA BONNE.

Qui ça?

MADAME DUFOUR.

Ma fille.

LA BONNE.

J'en sors

MADAME DUFOUR.

Eh ben? — Que fait-elle?

LA BONNE.

Tout comme vous, la même chose; elle est dans sa chambre, qui se désole, comme si que vous seriez morte.

MADAME DUFOUR.

Elle tient de moi, pauv'chérie: tout mon caractère.

LA BONNE.

Si monsieur était tout comme vous, faudrait vous enterrer tant vous êtes gaie; heureusement que rien ne lui fait, à lui. En v'là un Roger Bontemps!

MADAME DUFOUR.

Mon mari est un homme, c'est tout dire.

LA BONNE.

Mais c'est pas tout ça, vot'café va t'èt' froid; le prenez-vous?

MADAME DUFOUR.

Non, je n'ai de goût à rien, j'ai même envie de ne plus manger.

LA BONNE.

S'agit pas de ça: le vin est tiré, faut l'boire.

(Avançant la tasse sous le nez de sa maitresse.) Voyons, voyons, j'ai pas de temps à perdre, avalez !

MADAME DUFOUR.

Non, je te dis, c'est inutile, depuis hier les aliments ne passent plus.

LA BONNE.

Tenez, la jolie mouillette. — Ouvrez la bouche... la *tite* bouche à sa maman.

MADAME DUFOUR, ouvrant la bouche.

Tu fais de moi ce que tu veux.

LA BONNE.

Encore une *tite* cuillerée, pendant que nous y sommes.

MADAME DUFOUR.

Que tu es enfant !

LA BONNE.

Sans compter qu'vous allez encore vous mettre à table à je ne sais quelle heure.

MADAME DUFOUR.

Entre deux et trois, le dîner est commandé pour cette heure-là.

LA BONNE.

Mettons-en quatre, et n'en parlons plus.

MADAME DUFOUR.

Tu crois?

LA BONNE.

Est-ce que je ne connais pas ça? on n'en finit plus, dans les noces. En sortant de la messe, vous allez avoir eune faim d'enfer, vous vous jetterez sur les plats comme une affamée et vous viendrez geindre; venez-y, je vous dirai : Tant mieux, c'est ben fait, vous n'avez que c'que vous méritez.

MADAME DUFOUR.

Avec toi plus moyen de rien dire ou rien faire, faut toujours que tu aies raison.

LA BONNE.

Quand c'est pour un bien. — Voyons, la dernière des dernières, finissons-en.

MADAME DUFOUR.

J'ai pas encore assez mangé?

LA BONNE.

Encore celle-là... ouvrez la bouche...

MADAME DUFOUR.

Non, je te dis.

LA BONNE.

Ouvrez la bouche.

MADAME DUFOUR.

Mon Dieu! que c'est agaçant! — Tiens, pour avoir la paix.

LA BONNE.

A la bonne heure, ben gentille.

MADAME DUFOUR.

Ah çà, dis-moi!

LA BONNE.

Quoi qu'vous voulez que j'vous dise?

MADAME DUFOUR.

Avec tout ça je suis encore à savoir si ma fille est levée.

LA BONNE.

Je vous l'ai dit.

MADAME DUFOUR.

Pauv' enfant, c'est le premier chagrin qu'elle aura causé à sa mère!

LA BONNE.

V'là comme on n'est jamais content; m'avez-vous assez rabâché qu'vous vouliez y trouver un mari!

MADAME DUFOUR.

C'est vrai.

LA BONNE.

Eh ben, vous y en avez trouvé un; vous êtes pas contente.

MADAME DUFOUR.

L'est-on jamais?

LA COUR DE LA MAIRIE.

GARDES NATIONAUX, TAMBOURS, M. DUFOUR, COCHERS DE FIACRES, COMMISSIONNAIRES, ALLANTS ET VENANTS, ETC.

PREMIER GARDE NATIONAL.

Arrivez donc, monsieur Robinet, voilà deux heures qu'on demande après vous. Où donc que vous étiez, qu'on vous cherche partout?

DEUXIÈME GARDE NATIONAL.

Ne m'en parlez pas. J'étais retenu, là-bas, aux *naissances*; j'étais témoin d'un enfant. Eh ben! dites donc, personne au poste?

PREMIER GARDE NATIONAL.

Ils sont tous au café, qui vous attendent.

DEUXIÈME GARDE NATIONAL.

Qu'on ne m'attende plus, j'y vais!

PREMIER GARDE NATIONAL.

C'est ça, arrivez, si nous voulons humecter quet' chose avant qu'on nous relève.

M. DUFOUR, à la portière d'un fiacre.

Cocher! cocher! au bureau des mariages... Ouvrez-nous la portière, je vous prie... Bien... Pardon, si je passe le premier. (Il descend du fiacre.)

UN COMMISSIONNAIRE.

N'oubliez pas le commissionnaire.

M. DUFOUR.

Ah çà, je ne vois pas les autres voitures, je les croyais derrière nous.

LE COMMISSIONNAIRE.

Les v'là qu'arrivent. N'oubliez pas le commissionnaire, sans vous commander.

M. DUFOUR.

Où donc est le cocher?... Cocher!

LE COCHER, de son siége.

Voilà!

M. DUFOUR.

Dites-moi, cocher, d'ici nous allons directement à l'église; vous entendez?

LE COMMISSIONNAIRE.

Vous entendez, cocher?

LE COCHER.

Suffit!

LE COMMISSIONNAIRE.

N'oubliez pas le commissionnaire.

M. DUFOUR.

Où est tout mon monde, à présent? Je ne vois plus personne.

LE COMMISSIONNAIRE.

N'oubliez pas...

M. DUFOUR.

C'est votre faute aussi, vous êtes là, depuis deux heures, à tourner autour de moi. Que voulez-vous?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est moi qu'a ouvert vot' portière, bourgeois.

qu'a dit au cocher d'aller à la messe en sortant d'ici.

M. DUFOUR.

Et combien vous faut-il pour ça?

LE COMMISSIONNAIRE.

A votre générosité.

M. DUFOUR.

Tenez, et laissez-moi.

LE COMMISSIONNAIRE.

Y a pas gras. (Il s'esquive.)

M. DUFOUR, le rappelant.

Dites donc... dites donc... Ah! ben oui... Où sont les bureaux, à présent? J'ai laissé mes lunettes et mon mouchoir à la maison; me voilà bien loti.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE.

Vous désirez quet' chose?

M. DUFOUR.

Oui, le bureau, ou, du moins, la salle des mariages, si vous voulez bien.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE.

Ici, dans le coin à droite... N'oubliez pas le commissionnaire, sans vous commander.

M. DUFOUR.

Encore! Mais c'est une véritable inquisition. Dieu me pardonne! Quel service m'avez-vous rendu?

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE.

Dame, je vous ai dit : Dans le coin, à droite...

M. DUFOUR.

Voilà grand'chose, ma foi! Si vous pouviez encore m'indiquer où est mon monde.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE.

Là dedans, ils viennent d'arriver.

M. DUFOUR.

Bien obligé.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE.

N'oubliez pas le commissionnaire, sans vous commander.

M. DUFOUR.

Tenez... puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE.

Merci, bourgeois; bien des choses chez vous, bonsoir à vos poules.

INTÉRIEUR DE LA MAIRIE.

M. DUFOUR.

Oh! grands dieux! que de monde! C'est à n'y pas tenir! Une étuve! (A son voisin.) Pardon, Monsieur, oserais-je vous demander...

LE VOISIN.

Faites, monsieur, faites.

M. DUFOUR.

Vous n'auriez pas, par hasard, aperçu deux dames?

LE VOISIN.

Non, monsieur.

M. DUFOUR.

Pardon, je voulais dire un mariage qui vient d'arriver?

LE VOISIN.

Non, monsieur.

M. DUFOUR.

Pardon, monsieur, mille pardons. (A lui-même.) Où diable peuvent-elles être? Et dire que j'ai laissé mes lunettes et mon mouchoir à la maison... Madame Dufour!... es-tu là?... Plaît-il?... je n'entends pas.

DEUXIÈME VOISIN.

Avez-vous bientôt fini de vous agiter comme un poisson?

M. DUFOUR.

Plaît-il, monsieur?

DEUXIÈME VOISIN.

Je vous demande si c'est que vous aurez bientôt fini de m'abîmer les pieds.

M. DUFOUR.

Mille pardons, monsieur, je n'ai jamais eu l'intention de vous être désagréable, je cherchais à découvrir ma femme, je n'ai jamais eu d'autre pensée que celle-là.

DEUXIÈME VOISIN.

C'est pas une raison pour piler les pieds au monde.

PREMIER VOISIN.

Mais il me semble que monsieur vous ayant présenté ses excuses...

DEUXIÈME VOISIN.

Qu'est-ce que c'est? Est-ce qu'on vous parle à vous?

LA COMPAGNE DU DEUXIÈME VOISIN.

Voyons, Todore, est-ce que tu ne vas pas finir?

TODORE.

J'veux savoir de quoi qui se mêle ce monsieur avec son jabot?

LA COMPAGNE DU DEUXIÈME VOISIN.

Je te dis de laisser le monde tranquille.

TODORE.

Est-ce que je l'ai jamais troublé en rien, le monde? Je me plains qu'on m'abîme les pieds, j'aime pas ça, chacun son idée.

UNE GROSSE DAME.

Si les maires ne se faisaient pas toujours atten-

dre, il n'y aurait jamais de disputes comme on en voit.

UN BAVARD.

Sans compter qu'on les paye assez cher, les maires.

LA GROSSE DAME.

C'est comme la semaine dernière, à la mairie de la 5e, pas vrai, Sauvage? quelle heure encore qu'il était quand il est arrivé?

LE BAVARD.

Et on se plaint après quand on vient à faire des révolutions !

M. DUFOUR.

Je n'aurais jamais cru qu'il y eût autant de monde.

LA GROSSE DAME.

C'est à cause que c'est aujourd'hui samedi, voyez-vous.

M. DUFOUR.

C'est possible.

LA GROSSE DAME.

Je vas vous dire : nous avons quantité de per-

sonnes qui sont pas fâchées d'avoir leur dimanche pour se reposer; un jour, c'est pas de trop.

M. DUFOUR.

J'ai une peur atroce de coucher ici.

LA GROSSE DAME.

Par goût, j'ai toujours aimé les mariages, mais je suis juste et de bon compte, je finirais par m'en dégoûter, s'i' fallait toujours attendre, comme on attend depuis quequ' temps.

UN VOISIN.

Il est de fait et certain que ça n'a pas de nom; faire attendre le monde des éternités pareilles!

M. DUFOUR.

Madame marie aussi sa demoiselle?

LA GROSSE DAME.

Pour la marier, faudrait au moins en avoir; je n'en ai plus, Dieu merci!

M. DUFOUR.

Vous avez eu le chagrin de les perdre?

LA GROSSE DAME.

Dieu merci non; je voulais dire que toutes mes demoiselles sont mariées, Dieu merci! Pas vrai, Sauvage, qu'elles sont pas malheureuses, nos filles?

SAUVAGE.

Elles le méritent pas non plus.

M. DUFOUR.

Tout me porte à croire que la mienne le sera aussi, si toutefois elle veut être raisonnable.

LA GROSSE DAME.

Quelle partie qu'elle est, vot' demoiselle, sans être trop curieux? Est-elle de boutique?

M. DUFOUR.

Non pas elle, mais mon gendre. Quand je dis mon gendre, il ne l'est point encore.

LA GROSSE DAME.

Ça ne peut pas tarder.

M. DUFOUR.

Je l'espère. Mon gendre donc, puisque gendre il y a, est pharmacien.

LA GROSSE DAME.

Jolie partie, apothicaire!

M. DUFOUR.

D'autant, vous savez comme moi que les pharmaciens ne sont plus soumis aux exigences auxquelles ils l'étaient jadis.

LA GROSSE DAME.

Manquerait pu que ça!

M. DUFOUR.

Son père était pharmacien.

LA GROSSE DAME.

Vous avez été apothicaire?

M. DUFOUR.

Jamais; son père, comme je vous disais, son père...

LA GROSSE DAME.

Eh ben oui!

M. DUFOUR.

Son père à mon gendre.

LA GROSSE DAME.

J'y suis; il était apothicaire.

M. DUFOUR.

Son grand-père aussi; il l'a perdu, son grand-père, il y a deux ans; il aurait laissé, par parenthèse, une assez jolie fortune à ses enfants, s'il ne s'était pas remarié.

LA GROSSE DAME.

Ah! dame, nous avons des hommes qui ne peuvent pas viv' seuls... Sauvage, par exemple, pourrait pas s'en passer.

M. DUFOUR.

Il a donc épousé sa cuisinière.

LA GROSSE DAME.

Juste not' *propiétaire*, pas vrai, Sauvage?

M. DUFOUR.

Mais je crois voir s'opérer un mouvement à la porte.

UN VOISIN.

C'est le maire qu'entre dans la salle.

VOIX DANS LA FOULE.

Poussez donc pas, poussez donc pas!

UN POLISSON.

J'pousse pas; pourquoi qu'on m'pousse?

M. DUFOUR.

Madame Dufour!... madame Dufour! où es-tu?

(Cris de femmes et d'enfants; la foule se précipite dans la salle des mariages.)

LA SALLE DES MARIAGES.

LA GROSSE DAME.

Il paraît qu'il a retrouvé son monde, le petit monsieur de tout à l'heure.

SAUVAGE.

Où donc qu'il est?

LA GROSSE DAME.

Là-bas, tout en face de la colonne. C'est son mariage qui va passer le premier.

SAUVAGE.

Pas plus le sien qu'un autre, on va les marier tous ensemble. V'là le maire qui leur lit leur affaire.

LE MAIRE, lisant.

« *Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance.* »

LA GROSSE DAME.

Si ça se faisait toujours comme ça, on ne verrait pas tant de mauvais ménages.

LE MAIRE.

« *Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari.* »

LA GROSSE DAME.

On voit ben que c'est les hommes qu'ont fait ça.

LE MAIRE.

« *La femme est obligée d'habiter avec le mari et de le suivre partout où il juge à propos de résider.* »

LA GROSSE DAME.

C'est comme ça qu'on m'a fait me loger dans un trou.

LE MAIRE.

« *Le mari est obligé de la recevoir et de lui fournir tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie, selon ses facultés et son état.* »

LA GROSSE DAME.

De lui fournir... il y en a tant qui ne fournissent

rien. Elle n'est pas belle la femme à l'apothicaire, avec sa robe fripée.

SAUVAGE.

Tu trouves?

LA GROSSE DAME.

C'est égal, la v'là pas moins mariée. Bon! sa mère qui pleure, à présent; je suis pas comme ça, rien de plus heureuse que moi quand j'ai marié mes filles; pas vrai, Sauvage?

L'ÉGLISE.

Arrivée de plusieurs dames, d'autres assises devant la chapelle de la Vierge attendent la venue des époux.

MADAME BONNET.

Bonjour, mesdames, comment vous portez-vous?

MADEMOISELLE BRANCHU.

Mais, comme vous voyez.

MADAME BONNET.

Venez donc un peu par ici.

MADEMOISELLE BRANCHU.

Pardon, je craindrais de vous déranger.

MADAME BONNET.

Vous plaisantez?

MADEMOISELLE BRANCHU.

Il y a longtemps que vous êtes arrivées?

MADAME BONNET.

Nous arrivons... On disait pour midi.

MADAME FARIN.

Vous savez, on n'est jamais très-exact.

MADEMOISELLE BRANCHU.

Ils auront été retenus à la municipalité.

MADAME FARIN.

C'est à croire.

MADEMOISELLE BRANCHU.

Voilà un mariage qui m'a bien étonnée, d'autant que la jeune personne pouvait encore attendre.

MADAME BONNET.

Mais je ne vois pas trop pourquoi ; quel âge lui donnez-vous donc à mademoiselle Dufour ?

MADAME FARIN.

Mais de dix-neuf à vingt ans.

MADAME BONNET.

Sans compter les mois de nourrice.

MADEMOISELLE BRANCHU.

Je l'aurais crue plus jeune.

MADAME CUDOT.

Écoutez, c'est bien facile à compter, elle est de l'âge de Cudot.

MADAME BONNET.

C'est vrai : comme le temps passe!

MADAME CUDOT.

J'étais grosse de Cudot quand madame Dufour elle a eu sa demoiselle. Cudot a eu vingt-trois ans le 17 d'août dernier; ainsi, comptez.

MADEMOISELLE BRANCHU.

Je ne l'aurais pas crue si avancée. On disait hier, dans une maison où je suis allée, que c'était un mariage d'inclination.

MADAME BONNET.

Pas du tout. Il y a huit jours que le père et la mère n'en savaient encore rien.

MADAME FARIN.

Je ne dis pas. mais la demoiselle.

MADAME CUDOT.

Pas davantage; vous savez qu'elle n'a jamais eu de volonté à elle, la pauvre enfant; ses parents lui ont toujours fait faire tout ce qu'ils ont voulu.

MADAME BONNET.

Bonne femme au fond, mame Dufour.

MADAME FARIN.

Mais qui, quant à la malice...

MADAME BONNET.

Elle tient de sa mère.

MADAME FARIN.

La pauv'femme n'a jamais péché par là.

MADAME BONNET.

Comment donc que ce mariage-là s'est fait?

MADAME FARIN.

Je vas vous le dire.

MADAME BONNET.

Je vous en prie.

MADAME FARIN.

Voilà juste comme les choses se sont passées.

MADAME BONNET.

Félicie!

FÉLICIE, montée sur une chaise.

Maman!

MADAME BONNET.

Fais-moi l'amitié de descendre de ta chaise, tu vas tomber.

FÉLICIE.

Non, maman, aie pas peur.

MADAME BONNET.

Pardon, madame, si je vous ai interrompue... vous en étiez restée que vous alliez me conter comment que les choses s'étaient passées.

MADAME FARIN.

La jeune personne allait à la campagne...

MADAME BONNET.

Chez qui, sans êt' trop curieuse?

MADAME FARIN.

Chez sa tante, une sœur à son père.

MADAME BONNET.

Mademoiselle Jolivet?

MADAME FARIN.

Oui. Elle n'était pas descendue de voiture, que son père lui dit : Tu sais que tu vas te marier? — Non papa, qu'elle répond. — Ça te fait-y plaisir? — Oui papa. — On se met à table : au dessert tout était fini.

MADAME BONNET.

Elle n'a pas eu le temps de se retourner.

MADAME CUDOT.

On n'y a pas donné.—Qui est-ce qui nous arrive là-bas?

MADAME BONNET.

Félicie!

FÉLICIE.

Maman!

MADAME BONNET.

Qui nous arrive?

FÉLICIE.

Madame Labiche avec sa demoiselle.

MADAME CUDOT.

C'est là cette beauté qu'on dit si jolie.

MADAME FARIN.

Est-elle assez fagotée?

MADAME CUDOT.

Oui, pas mal pour une personne seule.

MADAME BONNET.

Sans doute que ces dames n'ont pas voulu faire de toilette.

MADAME CUDOT.

Et Dieu merci, ne tiendrait qu'à elle.

MADAME BONNET.

Toujours ceux-là.

MADAME FARIN.

Je vas leur faire signe de venir par ici.

MADAME CUDOT.

Je ne vois pas les dames Branchu.

MADAME BONNET.

Elles ne sont pas ici.

MADAME CUDOT.

C'est donc ça!

MADAME FARIN.

Bonjour, madame, comment vous portez-vous?

MADAME LABICHE.

Très-bien, vous aussi?

MADAME FARIN.

Mais oui, heureusement. J'ai toussé tout l'hiver.

MADAME LABICHE.

Qui n'a pas toussé? Et monsieur Cudot?

MADAME CUDOT.

Vous êtes bien bonne. Ah çà, quand nous faites-vous aller à la noce?

MADAME LABICHE.

Nous n'en sommes pas encore là.

MADAME CUDOT.

Nous y serons bientôt; voyez celle-ci: qui jamais aurait dit que ça se serait fait si vite?

MADAME LABICHE.

N'est-ce pas? — Eh! c'est madame Bonnet! — Bonjour, madame. Et monsieur Bonnet?

MADAME BONNET.

Merci! — Félicie!

FÉLICIE.

Maman!

MADAME BONNET.

Tu ne dis rien à madame?

FÉLICIE.

Si, maman.

MADAME LABICHE.

Elle est grande comme père et mère.

MADAME BONNET.

Si elle était aussi sage.

MADAME LABICHE.

On ne peut pas tout avoir.

MADAME FARIN.

On serait trop riche.

MADAME LABICHE.

Et dire que je l'ai vue si petite! Vous rappelez-vous la rue de Paradis?

MADAME FARIN.

Comme si c'était hier.

MADAME LABICHE.

Jamais je n'aurai un logement comme celui-là.

MADAME FARIN.

Vous connaissez le futur?

MADAME LABICHE.

Je l'ai vu une fois.

MADAME FARIN.

Eh ben?

MADAME LABICHE.

Que voulez-vous! c'est de ces figures dont on ne dit rien. Avez-vous vu monsieur Nicolet à la maison?

MADAME FARIN.

Le mari à mamselle Bontemps?

MADAME LABICHE.

Oui.

MADAME FARIN.

C'est une figure dans ce genre-là.

MADAME LABICHE.

Ça ne me dit pas qu'il soit beau.

MADAME FARIN.

Nous avons trouvé, et nous ne sommes pas les seuls, que les Dufour se sont bien pressés d'établir leur demoiselle.

MADAME LABICHE.

Je ne vois pas ça.

MADAME FARIN.

Comment! une fille unique, qui, à ce qu'on dit, a de fort belles espérances.

MADAME LABICHE.

Je n'en sais rien. mais je ne les crois pas aussi riches qu'on veut bien le dire.

MADAME FARIN.

Vous savez, en fait de ces choses-là...

MADAME LABICHE.

Vous êtes du repas?

MADAME FARIN.

Du tout. Et vous?

MADAME LABICHE.

On ne pouvait guère faire autrement, mon mari étant témoin de la mariée; je vous avoue que j'eusse autant aimé aut' chose.

MADAME FARIN.

Bah! quand on y est.

MADAME LABICHE.

C'est ce que mon mari m'a dit. — Vous me croirez si vous voulez, ça me fait un certain effet de voir marier les gens de ma connaissance.

MADAME FARIN.

Moi aussi, les demoiselles surtout.

MADAME BONNET.

Rangeons-nous, mesdames, les voilà qui sortent de la sacristie.

MADAME LABICHE.

Je ne vois pas la maman.

MADAME CUDOT.

Vous la verrez pas non plus.

MADAME LABICHE.

Elle ne viendra pas?

MADAME BRANCHU.

Sa figure que je veux dire que vous ne verrez pas, elle l'a dans son mouchoir.

MADAME BONNET.

Pauv'femme!

MADAME BRANCHU.

Je me mets bien à sa place.

MADAME CUDOT.

C'est pas une raison, on lui prend pas sa fille.

MADAME FARIN.

Approchant la même chose, allez; une fois mariés, les enfants ne sont plus guère à leurs père et mère.

MADAME CUDOT.

Qui dirait jamais à le voir, l'abbé Forjeat, en surplis, qu'il est si aimable en société?

MADAME BONNET.

Dame! il y a temps pour tout.

MADAME CUDOT.

J'aurais parié qu'elle serait en jaune, madame Dufour.

MADAME BRANCHU.

Je la trouve bien mise, la mariée.

MADAME FARIN.

Elle a de belles choses; pour avoir de belles choses elle a de belles choses, mais c'est un fouillis à n'y rien comprendre. A-t-il des gants, le papa?

MADAME CUDOT.

Si il a des gants?

MADAME FARIN.

Oui.

MADAME BRANCHU.

Vous voulez rire; jusqu'aux coudes, comme un gendarme.

MADAME CUDOT.

Dirait-on pas à les voir, l'homme et la femme, qu'ils vont à l'enterrement de leur demoiselle?

MADAME BRANCHU.

Dame, l'émotion! je trouve ça bien naturel. Je sais bien que moi-même, quand je m'ai mariée, j'étais pas non plus plus gaie que l'ordonnance.

MADAME FARIN.

C'est tout le monde.

MADAME BRANCHU.

On ne sait pas toujours ce qu'on prend.

MADAME CUDOT.

D'autant que c'est une loterie.

MADAME BRANCHU.

Eh ben, Félicie, et ton livre de messe?

FÉLICIE.

Je l'ai laissé à la maison.

MADAME BRANCHU.

Toujours la même.

MADAME CUDOT.

N'est-ce pas madame Repos, là-bas, avec ces falbalas?

MADAME BONNET.

Faut-y le demander.

MADAME CUDOT.

Faut toujours, celle-là, qu'elle arrive après tout le monde.

MADAME FARIN.

La crainte de passer inaperçue.

MADAME BONNET.

Félicie, je vous en prie, restez à votre place.

FÉLICIE.

Oui, maman.

MADAME BONNET.

Tenez-vous droite. Je trouve que l'abbé Forgeat officie comme un ange.

MADAME BRANCHE.

N'est-ce pas?

MADAME CUDOT.

Voyez si monsieur Dufour restera un moment en place, y s'agite sur sa chaise comme si qu'il eût du vif-argent dans les veines.

MADAME BONNET.

Dame, faut ben qui fasse les honneurs à mame Lafolie.

MADAME CUDOT.

Elle est du repas, sans doute?

MADAME BONNET.

Et à la place d'honneur.

MADAME FARIN.

Dame! c'est sa marraine, à la mariée.

MADAME BRANCHU.

On dit qu'elle a fait des cadeaux que c'est magnifique.

MADAME CUDOT.

Et pas cher, qu'on ajoute.

LA GROSSE FEMME de la mairie suspendue à l'un des barreaux de la chapelle.

C'est la femme qui s'a levée la première, a portera les culottes.

MADAME LABICHE.

Quels sont ces petits jeunes gens qui tiennent le poèle?

MADAME FARIN.

De ce côté-ci, à droite, le petit Lafolie.

MADAME LABICHE.

Le plus jeune?

MADAME FARIN.

Oui. L'aîné est en pension, où je crois qu'il ne fait pas grand'chose.

MADAME LABICHE.

Et à gauche?

MADAME FARIN.

Le fils à monsieur Taboureau.

MADAME LABICHE.

Je ne vois pas la mère.

MADAME CUDOT.

Là-bas, en chapeau cerise, à côté de mame Dufour; elle se gardera de la quitter, elle a ben trop peur de ne pas être bien placée au repas, son mari aussi.

MADAME BONNET.

Les drôles de gens!

MADAME OUDARD.

Je ne sais si c'est qu'ils sont drôles, mais c'est pas moins de bien honnêtes gens.

MADAME FARIN.

Je sais bien que ce sont pas des voleurs.

MADAME OUDARD.

Non, mais c'est que depuis deux heures je vous entends attraper tout le monde, on pourrait bien vous attraper aussi.

MADAME FARIN.

Je ne sais pas, madame, ce que vous voulez dire.

MADAME OUDARD.

La différence est que je le sais, madame.

MADAME LABICHE.

Allons, allons, mesdames, ce n'est pas ici que doivent avoir lieu ces choses-là.

MADAME OUDARD.

Voilà une éternité que je suis là à bouillir dans ma peau. C'est pus fort que moi, faut que j'éclate.

MADAME GUDOT.

Si vous m'en croyez, mesdames, nous allons passer de l'autre côté.

MADAME BONNET.

Volontiers.

MADAME OUDARD.

C'est pas la peine, mesdames, la messe est finie.

MADAME LABICHE.

Je vais faire mes compliments à ces dames.

LA SACRISTIE

—

LE MARIÉ, LA MARIÉE, LES PÈRE ET MÈRE, PARENTS, AMIS, INVITÉS, SUISSE ET BEDEAUX.

UN INVITÉ.

Mon cher monsieur Dufour, permettez-moi de vous faire mon compliment.

DUFOUR.

Ah! pardon, monsieur Pilon, je ne vous voyais pas; merci : vous avez vu ma femme?

L'INVITÉ.

Impossible de parvenir jusqu'à elle.

DUFOUR.

On vous verra ce soir?

L'INVITÉ.

Certainement.

DUFOUR.

Avec ces dames?

L'INVITÉ.

Je n'ose vous le promettre.

(Embrassement général; le marié et sa nouvelle compagne passent dans les bras de l'assemblée.)

MADAME BRANCHU.

Ma bonne madame Dufour, que je vous fasse donc mon compliment.

MADAME DUFOUR.

Que vous êtes bonne!

MADAME BRANCHU.

Vous devez être bien heureuse.

MADAME DUFOUR.

Oui, je *la* suis sans l'être, je *la* suis si vous voulez; mais ma fille, madame Branchu, ma fille, que je suis forcée de laisser aller avec un étranger, elle qui ne m'avait jamais quittée!

MADAME BONNET.

Quand c'est pour son bonheur.

MADAME DUFOUR.

Je ne vous dis pas non; enfin, que voulez-vous? nous ne sommes pas sus la terre pour not' plaisir. — Monsieur Dufour... mon mari. — Ah! te voilà. Faudrait voir, mon ami, pour les voitures...

MADAME OUDARD.

Bonjour, madame.

MADAME DUFOUR.

Ah! madame Oudard, permettez-moi. (Elles s'embrassent.)

MADAME OUDARD.

Eh bien, êtes-vous contente?

MADAME DUFOUR.

Oui et non, madame Oudart, oui et non; enfin que voulez-vous, nous ne sommes pas sus terre pour not'plaisir, n'est-ce pas? Tenez, mes yeux, madame Oudard, dans quel état! Dieu merci, c'est fini.

DUFOUR.

Allons, mesdames, les voitures sont là.

MADAME DUFOUR.

Sans adieu, mesdames, à tantôt.

TOUT LE MONDE.

À tantôt, à tantôt!

FIN DES SEPT SACREMENTS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LES BONS LIVRES — A BON MARCHÉ

120 OUVRAGES - **140** VOLUMES

COLLECTION IN-18 à 1 fr. 50

HISTOIRE, ROMANS, LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

ASSOLANT	Aventures de Karl Brunner	1
—	Une Ville de garnison	1
AUDEBRAND	Schinderhannes	1
BAYEUX (Marc)	La Sœur aînée	1
BELLOY (de)	Les Toqués	1
BERNARD (de)	Les Frais de la guerre	1
—	Pauvre Mathieu	1
—	Les Stations d'un touriste	1
BERTRAND (L.-A.)	Les Mémoires d'un Mormon	1
BOCAGE	Les Puritains de Paris	6
BORIE (Victor)	Année rustique	2
BOSQUET (E.)	Louise Meunier	1
BRÉHAT (A. de)	Les Chauffeurs indiens	1
—	Les Chemins de la vie	1
—	Un Drame à Calcutta	1
—	Histoires d'Amour	1
—	Les Petits Romans	1
—	Les Jeunes Amours	1
CHAMPFLEURY	Le Violon de faïence	1
CHARLES (J.-N.)	Entretiens de Gœthe et d'Eckermann	1
CHERVILLE (Mis de)	Avent. d'un Chien de chasse	1
COLOMBEY	Histoire anecdotique du Duel	1
—	Les Originaux de la dernière heure	1
DELMAS DE PONT-JEST	Bolino le négrier	1
DELTUF (Paul)	Adrienne	1
—	La Comtesse de Silva	1
—	La Femme incomprise	1
—	Les Femmes sensibles	1
—	Jacqueline Voisin	1
—	Mademoiselle Fruchet	1
DEQUET	Clarisse	1
DESCHANEL	Le Mal et le Bien qu'on a dit des Femmes	1
DUCOM (Ch.)	Nouvelles gasconnes	1
DURANTY	La Cause du beau Guillaume	1
FORGUES	Elsie Venner	1
—	Gens de Bohême	1
—	Une Parque. Ma vie de garçon	1
FRÉMY (A.)	Les Amants d'aujourd'hui	1
—	Les Femmes mariées	1
—	Joséphin le Bossu	1
—	Journal d'une jeune fille pauvre	1
GASTINEAU (B.)	Amours de Mirabeau	1
—	Femmes de l'Algérie	1
GAUTIER (Th.)	Histoire de l'Art dramatique	6
GHIKA (Princesse de)	La Duchesse de Cerni	1
GIRARDIN (Mme de)	Esprit de Mme de Girardin	1
GOZLAN (Léon)	La Folle du nº 16	1
—	Le Vampire du Val-de-Grâce	1
JANCIGNY (de)	Histoire de l'Inde ancienne et moderne	1
JANIN (Jules)	Contes non estampillés	1
—	Critiques et Portraits	1
JOBEY (Ch.)	L'Amour d'une blanche	1
KINGSLEY (Ch.)	Alton Locke	2
LACROIX (O.)	Padre Antonio	1
LARCHER et MARTIN	Ce qu'on a dit du mariage	1
—	Les Hommes jugés par les femmes	1
—	Les Femmes jugées par les bonnes langues	1
—	Les Femmes jugées par les méchantes langues	1
—	Le Mal que les poëtes ont dit des femmes	1
LARCHER et MARTIN	Les Femmes peintes par elles-mêmes	
LARDIN et Mis D'AGHONNE	Le Premier Amour d'une jeune fille	
LATAYE (E.)	La Conquête d'une âme	
LEVER (Ch.)	O'Donoghue	
LOMON	Captivité de l'amiral Bonar	
MAHÉ, THÉCEL, PHARÈS	Histoires d'il y a vingt ans	
MARET (Henri)	Les Compagnons de la Ma… laine	
—	Le Tour du monde parisien	
MARTIN (P.-J.)	Petites Tribulations de la … humaine	
—	Les Bonnes Bêtises	
—	L'Esprit de tout le monde	
MAYNE-REID	Les Marrons de la Jamaïq…	
MELVILLE (White)	L'Interprète	
MENDELSSOHN	Lettres inédites	
MONNIER (Marc)	Garibaldi	
MONNIER (Henri)	La Religion des imbéciles	
MULLER (Eugène)	Contes rustiques	
—	La Driette	
—	Madame Claude	
—	Pierre et Mariette	
OLIVIER (Just)	Le Pré aux noisettes	
PAUL (Adrien)	Les Duels de Valentin	
—	Blanche Mortimer	
—	Une Dette de jeu	
—	Un Anglais amoureux	
PERRET (Paul)	Dame Fortune	
—	Mademoiselle du Plessé	
POE (Edgard)	Contes inédits	
PONROY (Arthur)	Le Présent de noces	
RADIGUET (Max)	Les Derniers Sauvages	
ROBERT (Adrien)	La Princesse Sophie	
ROBERT HOUDIN	Les Tricheries des grecs	
RUFFINI	Découverte de Paris	
SALA (G.)	La Dame du premier	
SAND (George)	Les Amours de l'âge d'or	
—	Autour de la table	
—	Beaux Messieurs de Bois-D…	
—	Constance Verrier	
—	Les Dames vertes	
—	Flavie	
—	Souvenirs et impressions li… raires	
—	Théâtre complet	
SCHOLL (Aurélien)	Les Amours de théâtre	
—	Aventures romanesques	
—	Histoire d'un premier am…	
SCUDO (P.)	La Musique en l'année 186…	
SIEBECKER	Physiologie des chem. de …	
TEXIER (Edmond)	Choses du temps présent	
TROIS BUVEURS D'EAU	Histoire de Murger	
VIALON (Prosper)	L'Homme au Chien muet	
VIARD (Jules)	Petites joies de la vie huma…	
VIGNON (Claude)	Les Complices	
—	Un Drame en province	
—	Jeanne de Mauguet	
—	Récits de la vie réelle	
—	Victoire Normand	
VILLEMOT (Aug.)	La Vie à Paris	
WAILLY (DE)	Romans champêtres irl… dais	
WILKIE COLLINS	Une Poignée de romans	
—	Armadale	
WOOD (Mme)	Lady Isabel	
ZOLA (Émile)	Contes à Ninon	

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [898]

